

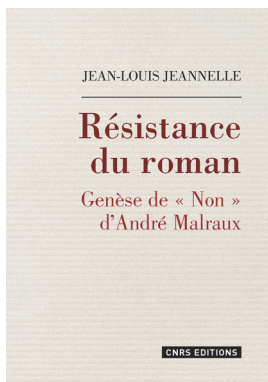
JEAN-LOUIS JEANNELLE

Résistance du roman

Genèse de « Non »
d'André Malraux

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur :



« C'est une épopée qui sera à la Résistance française ce que *L'Espoir* fut à la guerre d'Espagne » : c'est en ces termes qu'André Malraux décrivait en 1972, dans un entretien avec Chagall, son grand roman sur la Résistance, longtemps attendu, jamais achevé. Simple fanfaronnade d'un écrivain qui avait abandonné le genre romanesque après la publication des *Noyers de l'Altenburg* en 1943 ?

Ce fameux roman, Malraux en a pourtant bien entrepris la rédaction. Restent aujourd'hui quelques scènes, fragments composites et esquisses de personnages, intitulés : « Non ». Une édition vient d'en être faite dans les « Cahiers de la NRF » (Gallimard, 2013).

En s'appuyant sur un travail historique important, et sur une analyse détaillée des fragments ou des documents de travail de Malraux, jusqu'alors inédits, Jean-Louis Jeannelle, dans un style élégant et limpide, reconstitue la genèse de ce roman inachevé, puis s'interroge sur les différentes raisons de son inaboutissement. L'image traditionnelle d'un écrivain écartelé entre sa fonction de chantre des grands-messes gaubiennes et sa réputation de mythomane s'en trouve entièrement modifiée.

« Non », qui aurait pu être la dernière oeuvre romanesque de Malraux, est le chaînon manquant permettant de comprendre comment l'auteur de *L'Espoir* ou *des Noyers de l'Altenburg* est devenu celui du Miroir des limbes.

Maître de conférences à l'université Paris-Sorbonne et membre de l'Institut universitaire de France, Jean-Louis Jeannelle est l'auteur d'une étude consacrée au Miroir des limbes : *Malraux, mémoire et métamorphose et d'Écrire ses Mémoires au XX^e siècle : déclin et renouveau* (Gallimard, 2006 et 2008).

Résistance du roman

Jean-Louis Jeannelle

Résistance du roman

Genèse de « *Non* » d'André Malraux

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Ouvrage publié dans le cadre
des travaux de recherche de l'ITEM

Déjà parus :

Nicolas Cavallès, *Cioran malgré lui. Écrire à l'encontre de soi*, 2011.

Sous la dir. de Pierre-Marc de Biasi, Marianne Jakobi et Ségolène Le Men, *La Fabrique du titre. Nommer les œuvres d'art*, 2012.

Paolo D'Iorio, *Le Voyage de Nietzsche à Sorrente*, 2012.

Sommaire

Écrire la Résistance : genèse d'un « domaine de formes »	7
Note sur la transcription des fragments manuscrits.....	22
I. Chronique d'un roman annoncé	25
Colonel « Berger »	28
Une suite des <i>Noyers de l'Altenburg</i>	37
Les « capitaines Conan de l'Enfer ».....	54
Malraux, héraut du R.P.F.	70
L'antimémoire.....	81
Perpétuer le « Non »	90
II. Résistance du roman : un parcours génétique de « Non »	101
Existe-t-il une œuvre intitulée « <i>Non</i> » ?	
L'examen des dossiers conservés.....	102
Hypothèses sur l'architecture d'ensemble	121
Onomastique romanesque et noms de guerre	130
Composer par expansion.....	148
Composer par suppression.....	173
Schèmes imaginaires.....	197
« La Résistance est souvent irréaliste ».....	213
III. <i>Lazare</i> ou le résistant intempestif	233
Un afflux de souvenirs	235
« L'honneur du témoignage – l'humble honneur »	249

Passage d'un fragment de « <i>Non</i> » dans <i>Le Miroir des limbes</i>	279
« <i>Non</i> », impossible roman de la Résistance ?	291
Annexe.....	313
Bibliographie	321
Remerciements	325

I. Chronique d'un roman annoncé

*[Nelson Algren] m'emmène sur West Madison Avenue,
qu'on appelle aussi la Bowery de Chicago. [...]
Une blonde aux cheveux oxygénés tient la caisse :
« Tout ce que je sais sur la littérature française moderne,
c'est grâce à elle, me dit N. A. Elle est très au courant. »
Et comme j'hésite à le croire, il demande à F. de venir prendre
un verre avec nous. « Où en est le dernier roman de Malraux ? »
me demande-t-elle aussitôt. « Y a-t-il un second volume ?
Et Sartre ? A-t-il achevé Les Chemins de la Liberté ?
L'existentialisme est-il encore à la mode ? » Je reste stupide.*

Simone de Beauvoir,
L'Amérique au jour le jour, 1947, 1954.

*Après la Chine, l'Allemagne, l'Espagne, tout le monde
attendait que la France fît à son tour la matière d'un nouveau roman.
Le nouveau roman n'est pas venu. Pourquoi ?
Pourquoi ce silence total sur nos tortures ?*

Roger Ikor, *Mise au net, 1957.*

Pierre de Boisdeffre notait dans son *Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui*, parue à la fin des années 1950, qu'en 1945, le prestige de Malraux était à son zénith et que deux générations (« celle de l'entre-deux-guerres et celle de la Libération ») le tenaient pour une figure dont l'importance était équivalente à celle d'André Gide quelques décennies plus tôt :

À l'exception des communistes qui déjà, quoique en sourdine, le traitaient de renégat, et des fascistes, qui ne lui pardonnaient pas la guerre d'Espagne, il n'était pas considéré seulement comme un grand écrivain, mais comme un guide. La Deuxième Guerre mondiale avait encore fortifié sa légende : l'aventurier de Chine et d'Espagne avait appartenu,

disait-on, à l'*Intelligence Service*. Arrêté à Gramat l'été 1944 par les Allemands, à peine libéré par les F.F.I., il avait pris le commandement de la *Brigade Alsace-Lorraine*, qu'il avait conduite à la victoire du Rhône au Rhin. À la fin de 1945, il entra au gouvernement – ministre de l'Information dans le cabinet d'Union nationale formé par le général de Gaulle. C'était la revanche de Stendhal¹...

Si le prestige de Malraux n'avait, dans l'immédiat, pas été affecté par ses premières charges ministérielles ni par le choix qu'il fit de suivre de Gaulle dans sa retraite (sa « conférence à la Sorbonne, sur l'homme et la culture, fut, comme celle de Sartre au *Club Maintenant*, une manière d'événement² »), il n'en alla plus de même lorsque l'écrivain assumait ses fonctions de délégué national à la propagande au sein du R.P.F. Jusqu'alors, « une extraordinaire consonance à l'époque semblait [l']accorder d'instinct au rythme de l'histoire » ; à présent, la jeune génération se détournait, faute de lire l'œuvre qu'elle attendait de lui. Pour quelle raison ? C'est que Malraux romancier n'avait toujours rien écrit sur la tragédie que venait de vivre la France. Cédant la parole à Roger Ikor, Pierre de Boisdeffre citait alors *Mise au net*, paru un an auparavant :

Pourquoi ce silence total sur nos tortures ? Pourquoi cette rupture inattendue dans une chaîne qui semblait se prolonger d'elle-même ? Si Malraux n'avait renoncé au roman qu'après nous avoir donné, suite à *l'Espoir*, la fresque française de notre effondrement, de notre insurrection et de notre résurrection, nous n'eussions guère éprouvé de surprise. Le romancier nous eût paru avoir bouclé son cycle et son silence pouvait alors s'expliquer assez naturellement : veine imaginative tarie, besoin grandissant avec l'âge de s'exprimer sous forme réflexive, tentations de l'action politique, lassitude d'un esprit blasé, chagrins intimes, dégoût de la vie, que sais-je encore ? Peut-être même eussions-nous accusé le romancier de ne savoir créer qu'à partir d'une expérience sanglante dont il était, si j'ose dire, privé depuis 45. Mais cette expérience sanglante, Malraux l'a vécue en France autant, et sans doute plus, qu'il ne l'avait vécue en Chine et en Espagne. Pourtant,

1. Pierre de Boisdeffre, *Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui* [1958], Paris, Librairie académique Perrin, 1960, p. 130-131.

2. *Ibid.*, p. 132.

il ne l'a pas exploitée. Pourquoi ? Serait-ce par hasard le fait qu'elle est française qui lui interdit d'en parler³ ?

« Après la Chine, l'Allemagne, l'Espagne, tout le monde attendait que la France fit à son tour la matière d'un nouveau roman » ; il n'en fut rien. Un tel silence fut sans aucun doute déterminant dans le décentrement subi par l'auteur du *Musée imaginaire*, devenu le ministre du général de Gaulle.

C'est à comprendre cette attente que Malraux ne sut pas combler après la guerre, mais aussi les raisons de son silence, que je vais m'employer dans un premier temps. Un silence néanmoins relatif, puisque, même si aucune œuvre de fiction traitant de la guerre n'a été publiée de son vivant, l'écrivain a non seulement amorcé plusieurs tentatives d'écriture, dont il va être ici question, mais il a, de plus, évoqué à maintes occasions la Résistance au gré d'entretiens, de discours ou de récits à la première personne. L'histoire de « *Non* » est loin de se limiter au début des années 1970, autrement dit à la période où Malraux, désireux d'écrire « une épopée qui sera[it] à la Résistance française ce que *L'Espoir* fut à la guerre d'Espagne⁴ », a rédigé la plupart des scènes dont il sera ensuite question. Elle commence en réalité avec le déroulement même des événements, au cours desquels l'écrivain prend quelques notes et caresse déjà l'idée d'un roman sur la Résistance ; elle épouse ensuite ses tentatives pour donner une suite aux *Noyers de l'Altenburg* ; elle se confond également avec certains discours du délégué à la propagande du R.P.F. ou du ministre du général de Gaulle, et sous-tend enfin l'écriture des *Antimémoires* puis de l'ensemble du *Miroir des limbes*. La mort du Général, en novembre 1970, constituera, nous le verrons, un véritable tournant en donnant une impulsion décisive au projet longtemps caressé d'un roman sur la Résistance. La lecture et l'analyse des brouillons constitutifs du projet « *Non* » doivent donc être précédées de ce parcours dans les archives des œuvres traversées par le souvenir de la lutte dans le maquis ou à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine.

3. Roger Ikor, *Mise au net : pour une révolution de la discrétion*, Paris, Albin Michel, 1957, p. 150-151.

4. « Malraux à Chagall : "J'écris une épopée" », *France-Soir*, mardi 11 avril 1972, p. 10.

COLONEL « BERGER »

La guerre fut certainement l'une des périodes de création littéraire les plus fécondes dans la carrière d'André Malraux. Qu'on en juge : la rédaction d'un second volet des *Puissances du désert* intitulé « Mayrena » (publié de manière posthume sous le titre : *Le Règne du Malin*) y est interrompue au profit du premier tome de *La Lutte avec l'ange* (*Les Noyers de l'Altenburg*, qui paraissent en 1943 aux Éditions du Haut-Pays), d'une biographie de T. E. Lawrence (*Le Démon de l'absolu*, seconde œuvre posthume), d'un court essai (« Esquisse d'une psychologie du cinéma » dans la revue *Verve*), et enfin de la poursuite d'une vaste *Psychologie de l'art* (dont le premier tome n'est autre que *Le Musée imaginaire* paru chez Skira, en avril 1947). En revanche, l'entrée dans la Résistance active a pour effet d'interrompre toute entreprise littéraire concurrente chez le colonel Berger ; celle-ci survient à partir du printemps 1944 : contrairement à la guerre d'Espagne où la lutte armée cohabitait harmonieusement avec l'entreprise de transposition fictionnelle, l'engagement dans le maquis puis à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine est entier, et si Malraux y prend quelques notes sur le vif, ce n'est, semble-t-il, que de manière ponctuelle.

La guerre fut pour Malraux un tournant non pas uniquement parce que s'y préparait le basculement politique qui allait le conduire du statut d'intellectuel, compagnon de route du parti communiste, à celui de ministre du général de Gaulle, mais également parce que s'y est joué, à ses yeux, le sort même de la fiction – on sait qu'une telle expérience fut partagée par d'autres romanciers français, tel Sartre dont le cycle *Les Chemins de la liberté* tourna court à la fin des années 1940, mais pour aucun toutefois de manière aussi radicale que pour André Malraux⁵. Deux tentations semblent avoir cohabité chez ce dernier. Celle tout d'abord de s'absorber entièrement dans une matière imaginaire et textuelle d'une extraordinaire richesse, ainsi qu'en témoigne le sentiment d'urgence qui l'a conduit à convertir l'expérience de la défaite de mai-juin 1940 en un récit dont une partie seulement a nourri *Les Noyers de l'Altenburg* mais

5. Voir Henri Godard, « La crise de la fiction », *Poétique de Céline*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1985, p. 422-446, et *Le Roman modes d'emploi*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2006.

dont l'essentiel était réservé, nous le verrons, pour une suite (jamais réalisée) des « rencontres avec l'homme⁶ » de Vincent Berger. Celle, à l'inverse, d'abandonner le roman, autrement dit plus qu'un genre au sens strict : une pratique se confondant très largement avec l'idée qu'il se faisait à l'époque de la littérature.

L'expérience de la Résistance prend ainsi place à une période charnière où la vie d'un homme bascule, pris entre le besoin de ressaisir les événements en cours par la fiction et l'impression au contraire d'atteindre les limites de ce domaine, de se heurter à ce que celui-ci peut avoir de vain face aux événements survenus.

Parmi les documents de « *Non* » rassemblés dans les deux dossiers (dont il sera question dans le chapitre II, consacré aux manuscrits du projet de roman eux-mêmes⁷), un seul feuillet fut rédigé durant la guerre : il s'agit du f° 48 (dossier II) composé de 5 bandes de papier jauni collées les unes aux autres et rédigées de cette graphie plus resserrée qui est celle de Malraux dans les années 1940. Pour être plus précis, ce feuillet date de l'immédiat après-guerre, plus que de la Résistance elle-même, puisque s'y trouvent trois anecdotes rapportées par le colonel Rémy (pseudonyme de Gilbert Renault), organisateur d'un vaste réseau de renseignements sur le sol français pour le B.C.R.A. de la France libre, et membre à sa création du comité exécutif du R.P.F., où il rencontra certainement Malraux : toutes trois portent sur les « passeurs de la ligne de démarcation ». Rien ne permet donc de penser que Malraux a commencé la rédaction suivie d'un roman sur la Résistance avant 1945, dans le feu de l'action.

Reste que l'écrivain avait bien pris antérieurement, ainsi qu'il l'avait fait par le passé lors du Front populaire, de son voyage en U.R.S.S. ou de la guerre d'Espagne⁸, des notes appartenant au genre des « choses vues » : courtes scènes observées, formules entendues,

6. André Malraux, *Les Noyers de l'Altenburg*, éd. Marius-François Guyard, *Œuvres complètes, II*, dir. Michel Autrand, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 629.

7. Ces deux dossiers sont présentés, avec le détail des manuscrits qu'ils contiennent, aux p. 106-121, auxquelles on pourra se reporter.

8. Voir « Carnet d'U.R.S.S. (1934) » et « Carnet du Front populaire (1935-1936) », éd. François de Saint-Chéron, dans André Malraux, *Essais (Œuvres complètes, VI)*, dir. Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 991-1025 et p. 1027-1058, ainsi que « Une sorte de suite de "L'Espoir" », éd. François Trécourt, dans *Œuvres complètes, II, op. cit.*, p. 557-615.

détails permettant de reconstituer une atmosphère... Ces notes portent à la fois sur les combats dans le maquis, et sur la période de la Brigade Alsace-Lorraine. Néanmoins, et ce point est essentiel, nous ne savons pas si elles ont initialement constitué un projet de roman autonome : à un moment qu'il est impossible de préciser (peut-être est-ce dès leur rédaction), elles ont été versées par Malraux dans le dossier des suites possibles des *Noyers de l'Altenburg*. C'est pour-quoi nous n'y ferons référence qu'au moment où il sera question de ces aventures de Vincent Berger restées à l'état de possibles, dans les archives desquelles elles subsistent désormais. Leur statut reste toutefois fort complexe, puisqu'il y a lieu de penser qu'une partie d'entre elles aurait pu servir à une nouvelle idée de roman, indépendante du cycle amorcé de *La Lutte avec l'ange*. À l'époque, Malraux ne semble pas avoir encore donné de titre au récit qu'il pensait tirer de son expérience au sein de la Résistance et dont le projet n'est attesté qu'à une seule occasion, par Roger Stéphane dans les notes que ce jeune résistant a publiées sur sa conversation avec l'écrivain rencontré à Illkirch les 3 et 4 février 1945⁹. Lors de cette longue conversation (de 18 heures à 1 heure du matin, puis le lendemain), Malraux raconte à son jeune interlocuteur son arrestation par la Gestapo et l'interrogatoire qui s'ensuit :

Alors ils m'ont mis à un mur, les mains levées, et ont commencé le simulacre d'une exécution. Je me suis retourné et les ai engueulés : « Tout de même, je ne suis pas un con. » Je savais bien qu'ils ne me fusilleraient pas avant de m'avoir interrogé. À quoi ils ont répondu en m'interrogeant – après m'avoir mis les menottes aux mains derrière le dos – entre deux chambres ouvertes où on torturait¹⁰.

Telle est la première version d'un épisode qui en connaîtra plusieurs autres. Alors qu'ils vont dîner, Malraux annonce à Roger Stéphane son intention de faire un film sur la Résistance. Comme le jeune homme lui fait remarquer que Jeff Musso (que Stéphane orthogra-

9. Des extraits en ont été publiés dans *Carrefour* (n° 515, 28 juillet 1954), complétés ensuite dans *Fin d'une jeunesse* (La Table Ronde, 1954) ou d'autres volumes (*Toutes choses ont leur saison*, Fayard, 1979, et *André Malraux : entretiens et précisions*, Gallimard, 1984).

10. Roger Stéphane, *Fin d'une jeunesse : carnets, 1944-1947*, éd. Olivier Philipponnat et Patrick Lienhardt, Paris, La Table ronde, 2004, p. 69-70.

phie : « Mussot ») et Yves Allégret sont déjà à pied d'œuvre (le premier avait tourné des séquences dans le maquis et débuta le tournage de *Vive la liberté* mais le film ne put se faire ; le second réalisa *Les Démones de l'aube* avec Simone Signoret), Malraux lui répond :

Ils peuvent toujours y aller ! Vous avez vu *l'Espoir* ? Non, non, moi je leur ferai des scènes de la Résistance, avec ces hommes étonnants qui traversèrent nus des marécages glacés, et qui arrivèrent les pieds gelés, le nez gelé ou les couilles gelées, mais portant sur l'épaule leurs fusils-mitrailleurs et chantant le *Chant du maquis*¹¹.

L'étonnante image d'hommes aux « couilles gelées » trouvera place un peu plus tard dans un texte publié en souvenir de la lutte menée par la Brigade Alsace-Lorraine devant Strasbourg dans *Saisons d'Alsace* (n° 1, hiver 1950) :

Après les combats de l'Ill, le bataillon du Pacifique anéanti, les chars allemands arrêtés, nous attendions nos survivants de Gerstheim qui venaient de passer la rivière à la nage. Des grands arbres noirs qui barraient les allongées de neige, un chant d'Alsace commença à sourdre ; puis, des corps mystérieusement clairs apparurent, tout petits dans cette petite aube préhistorique ; et nous distinguâmes enfin nos compagnons, nus (les capotes avaient gelé quand ils s'étaient déshabillés) et ne portant que leurs armes. J'ai dit qu'il y a eu, depuis que le monde est monde, bien d'autres soldats : mais de ceux-là, comme des morts du Struthof, on pouvait dire ce que le général de Gaulle a dit de ceux de Bir-Hakeim : « ils étaient des témoins ». Repliés à l'intérieur, ils avaient rejoint les premiers maquis, puis emmené les copains dont ils avaient défendu les provinces délivrer la leur ; et ce que signifiait leur fraternité, jamais je ne l'ai su de façon aussi poignante que devant ces bras qui commençaient à geler et qu'on voyait à peine sur la neige blême de l'aube, mais qui y détachaient de grands fusils noirs, souvent pris aux Allemands... Cette extrême misère, enfin si douloureusement victorieuse, c'était, depuis trois ans, l'honneur disparu de la France¹².

Dans l'intervalle, l'image s'est faite plus pudique, plus solennelle, mais elle est restée tout aussi cinématographique.

11. *Ibid.*, p. 74.

12. « Il y a cinq ans... Combats en Alsace », dans André Malraux, *Essais (Œuvres complètes, VI)*, op. cit., p. 400.

Comme Roger Stéphane annonce également que Sartre projette « d'écrire sur la Résistance un grand livre sordide », Malraux réagit tout aussi vivement : « Moi, j'en écrirai un autre et qui ne sera pas sordide. » Quelques figures proches de Malraux semblent déjà prêtes à cet emploi, tel le lieutenant Ancel. De son vrai nom Antoine Diener, cet « instituteur qui en est à sa troisième blessure, dont un frère et le père combattent à ses côtés (“ils font la guerre en famille”) » était venu durant l'été 1944¹³ chercher des armes pour le groupe mobile d'Alsace qu'il commandait auprès du colonel Berger (c'est à partir de septembre que ce dernier prendra la tête de la « Brigade indépendante Alsace-Lorraine »). Malraux le décrit d'une extraordinaire pureté : à preuve, il n'avait demandé « comme poste futur, sur le bulletin qu'on lui faisait remplir, qu'à être instituteur¹⁴ ». Stéphane fait toutefois remarquer à Malraux que l'œuvre envisagée ne saurait être l'équivalent de *L'Espoir* pour la guerre d'Espagne. « Probablement pas, admet alors le romancier. Il y a certainement une différence de tonalité entre la guerre d'Espagne et la Résistance¹⁵. » Aucune précision néanmoins sur cette différence de tonalité ; l'écrivain se montre, en effet, plus préoccupé par son projet cinématographique, puisqu'il se met peu après au piano pour orchestrer le *Chant du maquis*, expliquant aux assistants « qu'il voudrait le faire enregistrer pour le film qu'il tournera sur la Résistance ».

D'autres témoignages attestent que l'écrivain était alors habité par les expériences qu'il venait de vivre, notamment la conversation qu'il eut avec Picasso le 15 mai 1945 dans l'atelier du peintre, rue des Grands-Augustins, et qu'a rapportée Brassai : Malraux, auquel on attribue alors le commandement du « maquis du Lot-et-Garonne et de Corrèze », y gonfle ses états de service, se décrivant comme « passé à travers tous les coups durs pendant la Résistance, arrêté, puis libéré par la Gestapo¹⁶ ». Et le colonel Berger d'évoquer le Plan Vert, vaste entreprise de sabotage des communications allemandes,

13. Les biographes d'André Malraux indiquent différentes dates pour cette première rencontre. À Claude Travi, Antoine Diener a déclaré en mars 1978 avoir rencontré Malraux pour la première fois à la fin du mois de mai ou au début du mois d'avril 1944.

14. Roger Stéphane, *Fin d'une jeunesse*, op. cit., p. 66.

15. *Ibid.*, p. 75.

16. Brassai, *Conversations avec Picasso*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1964, p. 193-194.

puis « cette nuit de juin où nous avons entendu les cinquante messages d'alerte de la B.B.C., et qui nous donna enfin le feu vert... » – noyau d'une future scène de « *Non* » sur l'écoute des messages émis par Londres dans le « maquis de chênes nains du Quercy » la nuit où le débarquement est annoncé. Une autre partie des souvenirs recueillis par Brassai trouvera place, non dans un projet de roman comme « *Non* », mais dans les *Antimémoires* en 1967, notamment le tableau de Nuremberg détruite, comme toutes les autres grandes cités allemandes, avec son Musée d'histoire naturelle dont quelques pans de mur restent seuls debout : « Les explosions ont projeté un peu partout les squelettes humains et animaux... Ils vous regardent çà et là dans des positions imprévues et parfois à travers les carreaux brisés des fenêtres. C'est la maison de l'épouvante... La maison des morts... Savez-vous ce qu'elle évoque pour moi : Goya¹⁷ ! »

Il se trouve néanmoins que les souvenirs racontés à cette occasion avaient déjà été préalablement mis en forme. C'est en effet à la faveur de trois longues interviews qu'à la Libération Malraux a livré son récit officiel de la guerre. Tout d'abord avec Albert Skira lors d'une rencontre sur le front d'Alsace le 5 janvier 1945, ensuite avec Marguerite Bouvier lors de deux rencontres (non datées) au début de l'année 1945, enfin avec Miguel Otero Silva lors d'une rencontre plus tardive, en juillet¹⁸. Les mêmes propos se retrouvent d'un texte à l'autre, comme si l'écrivain avait, à cette époque de sa vie, fixé les grandes lignes du témoignage qu'il entendait livrer sur la Résistance. Détail frappant : ne

17. *Ibid.*, p. 194. Voir André Malraux, *Le Miroir des limbes*, dans *Œuvres complètes, III*, dir. Marius-François Guyard, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 42-43.

18. L'échange avec Albert Skira fut publié, précédé d'une photographie de Malraux en costume militaire par Germaine Krull, sous le titre : « Après un silence de quatre ans, André Malraux expose pour notre journal ses vues et ses idées sur les problèmes du monde actuel » dans *Labyrinthe* le 15 février, puis repris sous différents titres jusqu'en 1955, mais à chaque fois amputé du passage consacré aux maquis ; le dialogue avec Marguerite Bouvier parut une première fois anonymement dans le n° 15 d'*Images du monde*, le 17 avril 1945, sous le titre : « L'écrivain français le plus lu à l'étranger : André Malraux, organisateur du maquis Périgourdin n'est plus le colonel Berger qu'il fera revivre dans son prochain livre », puis reparut sous le nom de Marguerite Bouvier dans *Le Génie de l'Alsace* du 1^{er} trimestre 1951, avec d'assez nombreuses coupes, notamment toute la dernière partie de l'entretien consacrée à la rivalité Malraux/Hemingway – une transcription de cette interview est donné en annexes, p. 313-319 ; l'« Entretien avec André Malraux, colonel de brigade » de Miguel Otero Silva parut le 4 août 1945 dans le quotidien *El Nacional de Caracas*.

s'y trouvent ni les scènes ni les portraits attendus. Malraux y pose en chef militaire, disposant d'une vue d'ensemble sur l'action menée par la Résistance intérieure exposée dans ses grandes lignes. Le passage de l'échange avec Albert Skira consacré à cette question débute ainsi sur une définition des maquis dont il développe ensuite chacun des points :

Le maquis, l'origine, c'est ces milliers de types à peine, résolus à se battre contre les Allemands, et déjà illégaux, presque tous recherchés par la Gestapo. Ce qu'on a appelé *ensuite* le maquis, l'armée de la forêt, est né du Service du Travail Obligatoire, et groupé autour des premiers¹⁹.

Après avoir insisté sur la faiblesse des troupes initiales (« l'un des premiers maquis que j'ai connus en Dordogne était de dix-sept hommes, avec en tout trois revolvers ») et l'absence d'objectifs militaires précis faute de contacts avec les services de parachutage, les armes allant aux armées secrètes organisées et en liaison avec les Alliés (d'où « les coups de main contre les veaux, vaches et cochons des collaborateurs, puis contre les convois de ravitaillement allemands mal protégés »), Malraux présente ces forces repliées dans les bois comme une « armée secrète virtuelle », dont l'armement et l'organisation militaire furent « l'une des tâches essentielles de la Résistance ». Proche dans la dynamique ici esquissée de l'effort par son personnage, Manuel, pour imposer une discipline dans *L'Espoir*, le chef de la Brigade Alsace-Lorraine évoque l'aboutissement d'un tel processus, « l'exécution du Plan-Fer »²⁰ qui débute par cette fameuse nuit de juin, véritable coup d'envoi de la Libération :

Le P.F. était le plan de sabotage général des communications allemandes. Quel que fût le lieu du débarquement, la Résistance, au reçu des messages d'alerte de la B.B.C., devait paralyser les chemins de fer et couper les routes pour *retarder la concentration de troupes allemandes* et compenser ainsi la supériorité que donnait à celle-ci la proximité de leurs bases. Aucun d'entre nous n'oubliera la nuit de juin où nous avons entendu, après les avoir si longtemps attendus, les cinquante messages qui soulevaient la France...

19. André Malraux, « Après un silence de quatre ans, André Malraux expose pour notre journal ses vues et ses idées sur les problèmes du monde actuel », *Labyrinthe*, n° 5, 15 février 1945, p. 2 pour toutes les citations.

20. Dans plusieurs des entretiens – c'est le cas également de celui avec Marguerite Bouvier –, on appelle « Plan-Fer » ou « Plan Fer » ce qui était en réalité le « Plan-Vert ».

Présentée comme le fruit d'une organisation systématique, l'activité de sabotage prend des proportions inattendues dans la bouche de Malraux – celui-ci n'hésite pas à déclarer que la « Résistance française, c'est l'ensemble des gens qui pendant plusieurs années ont préparé l'attaque des communications allemandes », puis parle des « 65 000 torturés » de cette Résistance qui a « désinfecté la France ». Une phrase de conclusion laisse apparaître ce qu'une telle analyse a de biaisé : « Elle et l'armée de Libération sont l'honneur même de ce pays. » Convoquées *in extremis*, les forces de l'extérieur restent secondaires en regard des forces de l'intérieur mises en valeur par l'antéposition du pronom personnel « Elle » : en janvier 1945, Malraux, qui n'a pas encore rencontré de Gaulle, assimile très largement la Résistance à la renaissance d'une lutte sur le sol national. Par la suite, sa proximité avec le Général le conduira non seulement à valoriser la lutte menée par la Brigade Alsace-Lorraine plus que l'action des maquis proprement dite, mais surtout à insister sur le rôle joué par Londres et par la France libre dans l'organisation de ce qui n'était au départ qu'un « désordre de courage » (ainsi qu'il le déclare en décembre 1964). Il est intéressant de noter que l'écrivain n'aura plus l'occasion de livrer une vision aussi large, quasi pédagogique de la Résistance, à l'exception d'un passage de « *Non* », au sujet du groupe à l'origine de la Brigade Alsace-Lorraine – mais il s'agit, comme nous le verrons, d'un passage écarté au cours de la genèse, comme si l'analyse des forces en présence n'était qu'une étape ensuite dépassée pour donner corps à la brigade magnifiée par la fiction²¹.

Dans les deux entretiens suivants, survenus eux aussi avant la rencontre avec le général de Gaulle (en réalité les rencontres, datées du 18 juillet, du 3 août, puis du 1^{er} septembre 1945 selon la liste des audiences dans les archives du Gouvernement provisoire²²), le

21. Le passage en question fait partie de la scène I-E (voir le tableau du dossier I, p. 17), feuillet n° 8 – « Ce merveilleux maquis (la forêt de chênes nains s'étend sur des kilomètres), a été créé par des Tchèques. Que sont-ils devenus, ceux-là ? Ils ont accueilli les premiers Alsaciens : après l'expulsion des 18 000 Alsaciens-Lorrains et l'annexion de l'Alsace, le repli sur Clermont-Ferrand avait commencé ; puis l'université de Strasbourg repliée elle aussi, avait été déportée en Allemagne... » –, transcrit et commenté dans la partie : « Composer par suppression », p. 173-197.

22. Voir Alexandre Duval-Stalla, *André Malraux, Charles de Gaulle, une histoire, deux légendes : biographie croisée*, préf. de Daniel Rondeau, Paris, Gallimard, coll. « L'infini », 2008, p. 19.

colonel Berger amplifie son récit du Plan-Fer²³, au point de déclarer à Marguette Bouvier qu'au moment « où le débarquement devint imminent, les Alliés eurent la surprise de constater que le Steel-Plan avait été exécuté à 85 % alors que les Anglais s'attendaient à le voir réalisé à 10 ou 15 % au maximum ». Par une sorte de court-circuit chronologique, l'écrivain répond à son interlocutrice qui l'interroge sur la Brigade Alsace-Lorraine : « Ce sont ces gars qui ont été opposés à la division "Das Reich" », puis décrit la guérilla menée pour retarder la progression de la funèbre division S.S. de Toulouse vers le nord, « au moment du débarquement de Normandie », c'est-à-dire au mois de juin 1944. La brigade n'ayant été créée qu'en septembre, ses membres ont pu prendre part aux actions menées pour retarder les Allemands, mais non la brigade en tant que telle.

Dans ces entretiens des premiers mois de 1945, Malraux prend de très larges libertés avec les faits. La confusion qui règne alors et le déchaînement de la concurrence dans la course aux exploits favorisent d'autant plus ces effets de grossissement que, comme l'indique Miguel Otero Silva au début de son entretien, « c'est Malraux lui-même qui [l']aide à rétablir les faits et à baliser son parcours²⁴ ». Ainsi parle-t-il d'une blessure en juin 1940 au cours de combats contre les Allemands – en réalité une légère blessure au pied survenue au cours d'une brève échauffourée²⁵ –, et s'attribue-t-il contre toute vraisemblance historique la « réorganisation d'un régiment de chars » en 1941 :

Des chars d'assaut avaient été désarmés et dissimulés dans des grottes des Alpes par des officiers français ayant refusé l'armistice signé par Pétain avec les Allemands. Pour le reconstituer, il avait fallu mettre sur pied des services spéciaux afin de rétablir le contact avec ces officiers, obtenir de chacun d'eux les données correctes, dresser des plans pour déterminer avec exactitude la

23. Voir l'entretien avec Marguette Bouvier situé en annexe, p. 313-319.

24. Miguel Otero Silva, « Entretien avec André Malraux, colonel de brigade : la culture européenne n'existe pas », *El Nacional de Caracas*, 4 août 1945, repris dans *Le Monde diplomatique*, n° 545, août 1999, p. 29.

25. Voir Curtis Cate, *Malraux* (1996), trad. Marie-Alyx Revellat, Paris, Librairie Académique Perrin, coll. « Tempus », 2006, p. 460 ; Olivier Todd, *André Malraux : une vie*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Biographies », 2001, p. 301 (qui semble confondre l'épisode du 16 juin 1940 avec la blessure au pied lorsque Malraux s'évade avec les chaussures que lui a fournies Roland – évasion que l'écrivain mentionne dans les *Antimémoires, Œuvres complètes, III, op.cit.*, p. 159 : « Il y avait eu le camp de 1940, dont je m'étais évadé facilement, malgré les souliers trop petits », puis dans *Lazare*, p. 826).

situation précise des grottes des Alpes, reconstituer des équipages, retrouver les tanks, les réarmer, les réviser entièrement, les pourvoir en carburant et enfin les faire rouler clandestinement sur les routes de la France occupée. Ce régiment de tanks avait été maintenu en parfait état de marche, au secret, pendant huit mois, dans l'attente du débarquement allié. Mais au bout de ce laps de temps, comme la situation devenait très critique, il avait été contraint de se dissiper, et de nombreux chars étaient tombés aux mains des forces italiennes, complices des Allemands²⁶.

Rappelons qu'en 1941, aux visiteurs venus le solliciter, l'écrivain répondait attendre les chars alliés... De même date-t-il de 1943 son engagement dans l'Armée secrète pour y conduire des opérations de sabotage et de dynamitage... Le récit de la lutte contre la division *Das Reich* prend, dans l'entretien avec Marguette Bouvier, les dimensions d'une véritable épopée (de trois heures), mettant aux prises « trois cents types avec des grenades et des mitrailleuses devant cinq cents chars, voitures blindées et camions lourds ».

Marguette Bouvier semble avoir perçu le caractère imaginaire de telles assertions, puisque la journaliste établit dès le début de son article un lien entre le héros des *Noyers de l'Altenburg* (à l'époque toujours la première partie de *La Lutte avec l'ange*) et l'homme avec lequel elle s'entretient :

Juin 1940 trouve André Malraux prisonnier à Chartres. Il a raconté cette expérience dans *la Lutte avec l'ange*, qui a paru en Suisse et dont une édition a été publiée en portugais. En novembre, il s'évade. Le mois suivant, il reprend l'action, groupant autour de lui des officiers de chars démobilisés. Il consacra toute son activité à la préparation des sections de la Résistance. [...] Malraux, une fois de plus, redevenait un de ses personnages. Pour le maquis, il allait être le colonel Berger.

UNE SUITE DES *NOYERS DE L'ALTENBURG*

Si rien ne permet d'établir que Malraux ait débuté, à la fin de la guerre ou dans l'immédiat après-guerre, un roman sur ce passé encore vivant, ainsi qu'on l'attendait de lui à l'époque, en revanche

26. Miguel Otero Silva, « Entretien avec André Malraux, colonel de brigade », art. cit., p. 29.

la Résistance fut bien l'univers romanesque auquel il pensa faire aboutir le destin de Vincent Berger. Ce personnage de fiction joue ici un rôle essentiel en raison, comme le notait Marguette Bouvier, de la communauté de patronyme entre le protagoniste des *Noyers de l'Altenburg* parus en 1943 et le maquisard devenu le chef de la Brigade Alsace-Lorraine. Étrange chassé-croisé entre fiction et réalité, destiné à se poursuivre plus avant dans la vie de l'écrivain, puisque la figure imaginée par Malraux s'est vu attribuer en retour certaines des expériences vécues par le colonel Berger parmi les suites envisagées de *La Lutte avec l'ange* (suites dans lesquelles le romancier imagina faire vivre à son héros non seulement la drôle de guerre et la défaite, mais aussi la lutte contre l'occupant nazi).

Rappelons brièvement le contexte dans lequel est né le dernier roman publié par Malraux – il nous est connu principalement grâce à la correspondance que l'écrivain entretint durant le conflit avec son éditeur américain, Robert Haas²⁷. Alors qu'en juin 1939, il plaçait encore son nouveau projet romanesque entre *L'Espoir*, dont il continuait à exploiter la matière, et *La Condition humaine*, en raison de sa dimension plus « métaphysique », le 29 septembre Malraux renonce à se situer dans la continuité de la guerre d'Espagne et décide d'écrire « un livre sur cette guerre-ci ». L'abandon de ce qu'il nommait jusqu'alors le « second livre espagnol » le conduit à transposer son expérience immédiate : son séjour en avril-mai 1940 à Provins dans une unité de chars, lors d'une « campagne » militaire qui ne fut qu'errance, désarroi et revers, puis son emprisonnement à Sens et à Collemiers jusqu'à son évasion tout début novembre passent dans le domaine de la fiction. Lorsqu'il rencontre Varian Fry en décembre 1940, l'écrivain lui révèle avoir en cours « un livre sur ses expériences dans une unité blindée pendant la bataille de France ». Le projet s'organise alors autour de deux scènes, débutées d'emblée et structurantes pour ce roman inscrit dans leur intervalle : « Le Camp » et « La Fosse », à savoir les deux chapitres (initial et terminal) pris en charge par le fils de Vincent Berger à l'occa-

27. Voir Walter G. Langlois, « André Malraux, 1939-1942, d'après une correspondance inédite », dans *Via Malraux*, éd. David Bevan, Wolfville (Canada), The Malraux Society, 1986, p. 253-281.

sion de son propre internement dans un camp situé à Chartres en juin 1940, où il fait retour sur les « rencontres » autrefois vécues par son père (son expérience en tant qu'éminence grise d'Enver Pacha, sa distance à l'égard des intellectuels européens rencontrés lors du colloque de l'Altenburg, sa découverte de la fraternité sur le front russe à Bolgako...) Une remarque, dans une lettre écrite le 14 janvier 1941 – « Je considère “La Fosse” comme beaucoup plus importante que “Le Camp”, et n’envoie ce dernier qu’en raison de l’actualité des camps de prisonniers » – montre tout d’abord avec quelle rapidité le romancier entend ressaisir l’Histoire en cours mais aussi l’importance qu’il accorde alors au combat, même symbolique, mené dans les chars, rejoignant, sur le terrain de la création littéraire, la lutte menée par le général de Gaulle contre le commandement militaire français avant la guerre. Plus important encore : l’ensemble de ce que Malraux écrit durant sa brève campagne, puis lors de son emprisonnement dans le camp, et qu’il poursuit ensuite dans les différents lieux où il se réfugie avec Josette Clotis n’obéit à aucun plan préalable. Seule la logique interne à chacune des quelques scènes centrales envisagées préside à la composition du roman. Une série de feuillets consacrés à mai-juin 1940 sont ainsi écartés et Malraux signale à Robert Haas le 14 juillet 1941 que Varian Fry lui remettra, en plus d’une importante partie du roman, le manuscrit de ce qu’il nomme alors ses « souvenirs sur cette guerre » – « Je n’envisage pas, ajoute-t-il, la publication de ces souvenirs. Une partie en est réemployée dans le roman que vous attendez, mais la majorité restera inédite. » L’opération de transfert échoue et l’on peut supposer que ces « souvenirs » correspondent aux pages consacrées à la défaite et à quelques épisodes plus imprévus, telle une tentative pour rejoindre Dunkerque à bord d’un char allemand²⁸.

Lorsque Malraux publie *La Lutte avec l'ange. Roman, I. Les Noyers de l'Altenburg* en mars 1943 aux Éditions du Haut-Pays à Lausanne, le destin de Vincent Berger (partant du narrateur, son fils)

28. On découvre la trace fantomatique de cet épisode à la fin de la « fosse à chars » reprise dans les *Antimémoires*, lorsque l’auteur évoque la « succession de cette nuit sinistre et de ce matin plein de rosée (je serais mort sur la terre flamande d’où ma famille est venue...) avec, bientôt, Dunkerque flamboyante » (André Malraux, *Le Miroir des limbes*, op. cit., p. 241).

est encore un assez vaste chantier. À Robert Haas, Malraux annonçait dès juin 1942 deux autres volumes, la rédaction du deuxième d'entre eux étant retardée par l'ouverture du chantier consacré à T. E. Lawrence (le futur *Démon de l'absolu*). Marius-François Guyard signale même que *La Lutte avec l'ange* est présentée comme une « quadrilogie » dans *La Semaine littéraire* de Genève, où son début paraît en préoriginale en janvier 1943 : « L'action se situe tour à tour dans la Turquie d'Abdul Hamid, sur le front germano-russe de 1915, sur le front franco-allemand de 1940 et dans les camps de prisonniers ; enfin dans la Perse du dernier roi Kadjar et l'Iran de Rieza Shah²⁹. » Ce n'est qu'en février 1948 (date de la première édition française³⁰) que le récit adopte définitivement pour titre : *Les Noyers de l'Altenburg*. Cette édition Gallimard est précédée d'une note particulièrement ambiguë :

La suite de *La Lutte avec l'ange* a été détruite par la Gestapo. On ne récrit guère un roman. Lorsque celui-ci paraîtra sous sa forme définitive, la forme des *Noyers de l'Altenburg* sera sans doute fondamentalement modifiée. La présente édition ne s'adresse donc qu'à la curiosité des bibliophiles, et ceux qu'intéresse « ce qui aurait pu être ».

Comment interpréter le geste de Malraux ? Un double mouvement y est à l'œuvre : d'un côté, clôt le cycle entamé (on connaît l'antienne : les Allemands auraient détruit les manuscrits du second tome, qui – variante – auraient aussi été égarés durant la guerre³¹),

29. *La Semaine littéraire*, n° 6, 16 janvier 1943, p. 83 (voir la notice des appendices des *Noyers de l'Altenburg*, *op. cit.*, p. 1661). La mention d'une publication en quadrilogie se trouve dans le n° 9 de *La Semaine littéraire*, le 6 février 1943, p. 132. De longs développements sur cette partie « persane » se trouvent dans la boîte VI (MLX GMS 45-52) des *Noyers de l'Altenburg* conservés à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

30. À la Libération, en 1945, Malraux a republié le roman, qui s'intitule toujours : *La Lutte avec l'ange*, chez Skira à Genève. Des extraits, correspondant au chapitre sur « Le Camp de Chartres », avaient néanmoins été publiés par Jean Paulhan et Dominique Aury dans *La Patrie se fait tous les jours : textes français 1939-1945*, Paris, Éditions de Minuit, 1947, p. 243-255.

31. Malraux déclare ainsi à Roger Stéphane le 4 février 1945 que les « Allemands ont pris sa *Psychologie de l'art*, son tome II de *La Lutte avec l'ange* et sa bibliothèque » (Roger Stéphane, *Fin d'une jeunesse*, *op. cit.*, p. 86). Marguerite Bouvier le cite dans son article du n° 15 d'*Images du monde* (17 avril 1945) : « Je n'ai même plus de vêtements civils. Vous savez qu'après mon arrestation par la Gestapo, en

de l'autre au contraire orienter le volume publié en direction de la suite à venir, au point de juger que la dynamique d'ensemble invalide par avance l'édition en cours. La tension est manifeste : si un second tome est bien prévu, pourquoi alors ne pas avoir maintenu la division entre le titre de cycle et le titre de volume ? Inversement, si la destruction (avérée ou non) du manuscrit par la Gestapo représente une perte telle que le volume publié n'ira pas au-delà et peut donc prendre le titre qu'il possédait comme simple tome (*Les Noyers de l'Altenburg*), pour quelle raison le réserver aux seuls bibliophiles ? Et surtout pourquoi annoncer dans la même édition de 1948 que cet ouvrage « ne sera pas réimprimé », ainsi qu'on peut le lire dans le colophon, juste avant l'achèvement d'imprimer ? Malraux hésite manifestement entre deux options : bien que ne parvenant pas à prolonger un chantier en souffrance, il ne se résout pas à clore l'univers romanesque ouvert en 1940.

Aussi indique-t-il à Jean Grenier en mai 1948 qu'il pense « reprend[re] tout de même ce bouquin » (il s'agit toujours de *La Lutte avec l'ange*) où, dans la première version, « tout le colloque de l'Altenburg devait être équilibré par un colloque de même nature trente ans plus tard³² ». L'édition « Gallimard » ne met pas fin à ces velléités : l'écrivain affirme en janvier 1952 à Claude Mauriac vouloir « se lancer dans un gros roman, la suite de *La Lutte avec l'ange*³³ » – suite précisément annoncée « en préparation », cinq ans plus tard, en tête de *La Métamorphose des dieux*. Enfin, en 1962,

juillet 1944, on a pillé ma demeure. J'ai tout perdu... Mais ce que je regrette le plus, c'est le manuscrit de la *Psychologie de l'art*, auquel je travaillais depuis onze ans » – de fait, la maison de Clara Malraux a bien été fouillée par la Gestapo. Même raison lors d'une conversation avec Claude Mauriac le 19 mars 1946 : « Après m'avoir longtemps parlé de ses manuscrits perdus : le *T. E. Lawrence*, le tome II de *La Lutte avec l'ange*, *La Psychologie de l'art*, détruits par la Gestapo, il me dit que c'est sans doute à ce dernier ouvrage qu'il va s'attaquer à nouveau... » (Claude Mauriac, *Le Temps immobile. Un autre de Gaulle : journal, 1944-1954*, Paris, Hachette, 1970, p. 177). On lit également au début des *Antimémoires* en 1967 : « Je reprends donc ici telles scènes autrefois transformées en fiction. [...] Celle qui suit est transposée des *Noyers de l'Altenburg*, début d'un roman dont la Gestapo a détruit trop de pages pour que je les récrive. Il s'appelait *La Lutte avec l'ange*, et qu'entreprends-je d'autre ? » (André Malraux, *Le Miroir des limbes*, op. cit., p. 13).

32. Lettre à Jean Grenier du 18 mai 1948, dans André Malraux, Saint-Paul, Fondation Maeght, 1973, p. 148.

33. Claude Mauriac, *Un autre de Gaulle*, op. cit., p. 363.

Les Noyers de l'Altenburg sont republiés une dernière fois, dans une édition de luxe (Imprimerie nationale, éd. Lidis), mais ce texte disparaît ensuite de la liste des œuvres « du même auteur » ; il n'est dès lors plus question d'une quelconque suite.

Publiquement du moins, puisqu'à partir du moment où il a paru, ce roman que Malraux avait écrit en assez peu de temps n'a plus jamais cessé de le hanter, au point que la genèse des *Noyers* s'avère moins complexe et d'une certaine manière moins significative que la possibilité continuellement envisagée après 1943 d'en prolonger l'écriture. Une telle éventualité aboutira *in fine* au remploi de scènes centrales dans les *Antimémoires* en 1967, puis dans *Lazare* en 1974 (Marius-François Guyard, l'éditeur scientifique du *Miroir des limbes*, a ainsi rappelé que *Lazare* est composé pour un bon quart de remplois des *Noyers*). En cela, le second tome virtuel de *La Lutte avec l'ange* est indissociable d'un (im)possible roman sur la Résistance : dans les deux cas, Malraux y éprouve le désir de fictionnaliser la lutte menée contre l'occupant nazi sans y parvenir toutefois ; dans les deux cas, il multiplie les tentatives, brasse les notes accumulées, développe quelques passages ou esquisse des plans, mais toute cette activité ne débouche que sur le transfert des scènes les plus significatives dans *Le Miroir des limbes*, notamment dans *Lazare*, où aboutiront non seulement plusieurs longs passages des *Noyers* mais également l'une des scènes emblématiques de « *Non* ». Ce qui revient à reconnaître dans les suites possibles des *Noyers* la préhistoire de « *Non* ».

Parmi ce que l'on peut nommer les *après-textes* des *Noyers* (puisque'ils appartiennent à une suite jamais achevée), seuls comptent ici les fragments qui traitent explicitement de la Résistance ; encore s'agit-il des plus significatifs d'entre eux, certaines notes s'avérant trop elliptiques ou trop opaques pour être utilement intégrées à cette étude. Les documents dont il va être question se répartissent en trois groupes d'après-textes, classés selon leur fonction dans les différentes tentatives faites pour prolonger l'œuvre ou pour en réemployer certains matériaux dans d'autres œuvres en cours. Le premier ensemble concerne quelques scènes dont Malraux a pris note après avoir publié *Les Noyers de l'Altenburg*, alors qu'il luttait dans le maquis puis à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine : bien que destinées à servir à un roman, ces ébauches ne furent jamais

utilisées en tant que telles – nous avons vu que seules quelques images relevées lors de l’incursion dans l’Allemagne en ruine ont réapparu au début des *Antimémoires* au sujet de Nuremberg. Le deuxième ensemble correspond à une phase intermédiaire entre la Libération et le coup d’envoi du *Miroir des limbes* en 1965, sans qu’il soit possible de dater de manière plus précise les plans ou autres éléments de programmation notés en vue d’une suite des *Noyers de l’Altenburg*. Reste un troisième ensemble, qui se confond avec le cycle mémorial, puisque, soit au moment où il a entamé les *Antimémoires*, soit (plus vraisemblablement) après avoir publié ce premier tome, Malraux a prélevé certains fragments prévus pour une suite des *Noyers* et rédigé de nouveaux éléments de programmation, comme s’il relançait l’idée de mener jusqu’à son terme le destin de Vincent Berger – ces rêveries autour de scènes possibles, où l’expérience de la seconde guerre contrebalançait, nous le verrons, celle de la première, ont anticipé le déplacement de pans entiers du roman de 1943 dans *Le Miroir des limbes*, en particulier l’attaque aux gaz à Bolgako dans *Lazare*, qui clôt ainsi le cycle de *La Lutte avec l’ange*, ne serait-ce que de manière indirecte, par transfert d’expérience du personnage à l’écrivain lui-même.

Le premier ensemble, contemporain de la lutte du colonel Berger dans la Résistance, est à la fois le plus riche et le plus hétérogène. Malraux avait l’habitude de consigner des idées de scènes, des formules, des détails qu’il jugeait pouvoir servir à sa production romanesque. Ainsi trouve-t-on, dispersés dans les archives des *Noyers*, différents morceaux de papier sur lesquels sont griffonnées des notes prises au vol, mais dont la plupart, détachées de leur contexte, n’ont plus de réelle signification ou n’ont de valeur qu’anecdotique.

Dispersés au milieu des avant-textes des *Noyers*, ces éclats de vie au sein du maquis ou à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine n’offrent aucune cohérence réelle. Deux scènes se détachent toutefois très nettement de cette masse de notes : il s’agit de deux scènes de procès survenus dans le maquis, consignées toutes deux sur des feuilles A4 découpées en deux puis pliées de manière à composer une liasse de 10 feuillets, et donnant lieu à un microrécit fragmentaire qu’il est possible de compléter en partie d’après des informations extérieures. En haut à droite du premier folio se trouve la mention : « Roman »,

soulignée³⁴. La première scène, « Conseil de guerre F.T.P. », couvre les trois premiers folios ; la seconde, « Courage », les sept folios suivants.

Le premier procès met en scène Robert Noireau (*alias* colonel Georges à l'époque où il était responsable F.T.P. du Lot), qui a depuis raconté dans quelles circonstances il présida en mai 1944, à quelques kilomètres de Gramat, le procès d'hommes accusés d'avoir volé et pillé les fermes de la région « à cadence suivie et rapide » en prétendant agir au nom du maquis. Le colonel Georges était alors entouré de deux assesseurs, « Gaston » et « Alain », d'un accusateur public, « Dominique », et d'un défenseur, « Francis », lieutenant de réserve de justice militaire, lorsque le planton de service interrompt la séance :

– Quelqu'un demande à voir le commandant Georges de toute urgence.

– Qui est-ce ?

Le planton sort et rapporte la réponse :

– Le colonel Berger.

– Connais pas.

Le planton ressort. Revient avec un autre sésame :

– C'est André Malraux.

Je fais un bond sur ma chaise, me lève et vais accueillir Malraux, qu'entourent deux officiers britanniques, Cyril Watney et Richard Pinder, si ma mémoire est bonne³⁵.

Robert Noireau fait entrer l'écrivain, qui assiste en silence au procès. « Les deux hommes furent condamnés à mort, poursuit l'auteur du *Temps des partisans*. Le père de famille dut à ses enfants d'avoir la vie sauve : gracié comme on est dispensé de certaines charges.

34. Fonds « André Malraux », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, « MLX GMS 40 à 44, *Les Noyers de l'Altenburg V* », f^{os} 2043 à 2052. Ces notes sont elles-mêmes classées dans une chemise intitulée : « Roman / Les Noyers de l'Altenburg – Le combat avec l'ange », contenant les f^{os} 1994 à 2104.

35. Colonel Georges (Robert Noireau), *Le Temps des partisans*, préf. de Pierre Clostermann, Paris, Flammarion, 1978, p. 136. Voir plus largement le chapitre 8 : « Un écrivain au maquis », p. 135-144. Malraux vient afin d'unifier sous son autorité les maquis et se heurte lors de cette rencontre au refus de Robert Noireau qui conclut ainsi la visite de son interlocuteur : « Je laissais partir Malraux visiblement déçu par mon attitude. J'étais quant à moi conscient d'avoir agi et respecté la charge qui m'était confiée. Ma mission était de combattre et non de décider des stratégies unificatrices. J'en conclus à l'époque que le colonel Berger se cherchait sur le tard des effectifs, et j'appris par la suite qu'il avait accompli les mêmes démarches en Corrèze et en Dordogne, sans succès... »

[...] La salle fut évacuée. Je restai, avec un de mes deux adjoints, en face de Malraux et de ses deux Anglais. Une salve retentit. Le chef de poste avait fait exécuter la sentence. »

La scène reconstituée par Malraux sur le moment ou très peu de temps après les faits livre plusieurs compléments, tels le nom de l'un des deux condamnés (Marcel Eudes), la nature des crimes punis, ou encore les dernières paroles du condamné ; elle décrit surtout les deux principaux acteurs du jugement : le colonel Georges et « Antoine » (que l'on peut identifier au défenseur, nommé « Francis » par Robert Noireau dans son récit de 1978) :

Roman

Conseil de guerre F.T.P. –

Tribunal – Georges Antoine Dominique. La femme de A. (enceinte) qui a voulu rester.

Georges expéditif. Les rapports. Garde à vs. ~~Le co~~ Le complice qui répète que l'autre l'a contraint, – d'un ton impersonnel comme s'il continuait le rapport. Eudes ne dit rien. L'air du type gifflé [*sic*], absent. Réquisitoire de Dom. Comédie. « Messieurs... Et que fait alors Eudes Marcel, Messieurs ? Non content de lutter contre son pays, etc ... » La satisfaction de se déguiser en ceux qui les ont si longtemps dédaignés. Sortie des accusés. Le jugement était acquis d'avance. Retour. Garde à vs. Le complice cond. avec sursis. Imperceptible sourire. L'autre cond. à mort. La pomme d'Adam. « L'exécution aura lieu ds une heure » Silence. Les grillons dehors.

Le soleil sur les roses et les coquelicots blanchis par la poussière du grand vent des causses. Éternité dehors, le contraire dedans.

E – Est-ce que je peux demander une grâce ?

La voix ne passe pas.

G – Non.

Un temps. ~~Temps~~ Personne ne bouge.

E – Est-ce que je peux me confesser ?

G – Non. Allez, ça suffit, c'est fini !

Ils sortent.

1^{re} série. 1 000 F par tête (Juifs, réfractaires, etc...)

G – Combien ~~avez-vous~~ as-tu touché ?

E – 150 000 F.

2^e série – 5 000 F (résistants) – 300 000.

Le complice était poursuivi comme pillard.

E s'est confessé à un des gardes (du peloton ?) pour qu'il le répète à un prêtre.

La montre. – Alors, il n'y a plus [##] reste trois quarts d'heure ? Parlons de sport !

« Je n'aurais pas cru être si brave. »

Georges Lot – Rien du curé, sauf le nez (turgescence, balzacien, boutons) et la voix : « t'sais » (presque « t'isais ») tu comprends ? hein ? pas ?

« Parce que chez ns, hein, tu comprends... »

Antoine – Instituteur – Pas fait Normale, disent ceux de Vény [sic]³⁶. La houpette [sic]. Le nez en l'air. Sympat Sympathique et roublard, trapu féminin. On voit la tête que doit avoir sa sœur. Yeux clairs. (f^{os} 2043-2045)

De ces notes, vraisemblablement prises alors qu'il attendait pour parler au colonel Georges, et qu'il n'intégra pas à une fiction par la suite, Malraux a néanmoins conservé une trace discrète dans les *Antimémoires*, où il note qu'il était d'usage de « faire juger les prisonniers des maquis par des conseils de guerre ». « J'avais assisté, poursuit le mémorialiste, dans un maquis F.T.P., à un jugement de ce genre, avec des chefs de maquis qui se prenaient pour des magistrats, un réquisitoire acceptable car la haine ressemble toujours à la haine, et une parodie de défense, par une espèce de greffier qui assouvissait dix ans d'envie en jouant à l'avocat³⁷. »

Cette scène doit être mise en regard avec le second procès, dont le récit débute au folio suivant, certes relativement confus mais décisif puisque Malraux y prend plus directement part : il s'agit de l'affaire « Courouge ». Une affaire complexe, puisqu'elle ne fut révélée que bien des années après les faits, en 1998, lorsque René Coustellier, *alias* Soleil, chef d'un Groupe franc (A.S., puis indépendant et enfin F.T.P. portant son nom de guerre) à Belvès en Dordogne, accusa l'ancien colonel Berger d'avoir tué lui-même le dénommé Courouge. En 1998, lorsqu'il publia ses souvenirs,

36. Au sujet de la formule « Pas fait Normale », appliquée à « Antoine », Malraux a écrit « Vény » et non « Vény », du nom du mouvement dirigé par l'officier socialiste Jean Vincent (colonel Vény).

37. André Malraux, *Le Miroir des limbes*, op. cit., p. 164.

Le Groupe Soleil dans la Résistance, Coustellier livra un récit très elliptique et fort énigmatique de cet épisode, où Malraux n'intervenait qu'en arrière-plan³⁸. C'est que l'éditeur avait jugé bon de couper certains passages jugés litigieux. Lorsque parut la biographie d'Olivier Todd, Coustellier dénonça la mythomanie de l'écrivain-ministre dans *Le Point* du 25 mai 2001. Un encart de Benoît Salses complétait l'attaque en règle de Laurent Theis contre la « légende Malraux » en relayant les accusations d'anciens du maquis F.T.P.F. périgourdin réunis à Saint-Cyprien autour de leur « chef emblématique : René Coustellier ». Drieu La Rochelle n'avait-il pas expressément demandé à Otto Abetz, l'ambassadeur allemand de Paris, « qu'il n'arrive jamais rien à Malraux », si bien que l'écrivain portait toujours sur lui « “un mot” de l'attaché culturel Karl Epting » en guise de protection ? René Coustellier avançait pour sa part que Malraux avait des « accointances » avec les Allemands et en voulait pour preuve le fait, déclarait-il, qu'il avait « abattu Courouge, un gestapiste français que j'avais arrêté et que je voulais interroger. Malraux l'a tué avant que je le fasse parler. Il l'a exécuté pour qu'il ne dise pas qu'il avait des relations avec les Boches³⁹... »

Tentons dans un premier temps de reconstituer les circonstances de ce procès expéditif de manière aussi objective que possible⁴⁰. Que reprochait-on à Jean Courouge ? En mai 1944, à la demande de Charles Brouillet (dit « Charles le Bolchevik »), « Soleil » accepta de confier au « Captain Jack » (Jacques Poirier, chef du réseau S.O.E. « Digger-Nestor » depuis le début du mois d'avril 1944) une agente de liaison, Flora Molho⁴¹. Celle-ci fut malheureusement arrêtée le

38. Voir René Coustellier, *Le Groupe Soleil dans la Résistance*, Périgueux, Fanlac, 1998, p. 203-211.

39. Benoît Salses, « Grâce à Drieu La Rochelle ? », *Le Point*, n° 1497, 25 mai 2001, p. 121-122. Voir Gerhard Heller, *Un Allemand à Paris, 1940-1944*, avec le concours de Jean Grand, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 47-48. Jacques Poirier adressa au *Point* une lettre dans laquelle il s'indignait de cet article ; la lettre ne fut pas publiée par l'hebdomadaire. Voir Jacques Poirier, « À propos de Malraux et de la Résistance », *Présence d'André Malraux*, n° 2, « Le jeune Malraux et les artistes de son temps », hiver 2001-2002, p. 54-55.

40. La plupart des informations qui suivent proviennent de l'enquête qu'a menée Guy Penaud dans les archives ou auprès de témoins en mars 2011 afin de répondre à mes questions sur l'affaire Courouge – je le remercie tout particulièrement de son aide.

41. C'est Flora (dont le père, Samuel Molho, déporté le 24 février 1943, était mort le 11 mars au camp de Majdanek) qui accompagna Jacques Poirier lorsque celui-ci

10 mai avec « Escot » (de son vrai nom Bernard Belledin, jeune résistant membre du « P.C. interallié ») en gare de Brive mais tous deux furent relâchés le jour même, et Flora révéla avoir vu dans les locaux du S.D. (*Sicherheitsdienst* ou « service de la sécurité », que l'on confondait en France avec la « Gestapo ») Jean Courouge, manœuvre auxiliaire à la S.N.C.F., vivant de proxénétisme. On soupçonna ce dernier de collaborer avec les Allemands : il fut rapidement arrêté, mais exécuté avant que « Soleil » ait pu l'interroger. L'ouvrage de Coustellier, *Le Groupe Soleil dans la Résistance*, ne livre sur cette affaire que de maigres informations : on y lit que selon l'un des hommes de ce groupe, René Richez (*alias* « Baron »), Courouge avait été « arrêté au Buisson et conduit au Suquet, où il fut exécuté ». Or dans la version manuscrite de cet ouvrage, René Coustellier livrait un récit beaucoup plus circonstancié : il y écrivait qu'après avoir laissé Courouge qui venait d'être arrêté sous la surveillance de quatre jeunes compagnons, « Baron » était parti à la recherche de « Soleil ». Entre-temps, « Doublemètre » (de son vrai nom Andrej Urbanovitch, membre du groupe F.T.P. « Alfred », dirigé par Henri Borzeix)⁴², Escot et Malraux s'étaient présentés, sous prétexte de commencer l'interrogatoire, et l'avaient aussitôt tué – Malraux ayant, selon les jeunes résistants, tiré à deux reprises. Et « Soleil » d'accuser le colonel Berger d'avoir contacté la « Gestapo » afin de faire relâcher Flora, puis d'avoir supprimé Courouge de peur que celui-ci révèle ses liens avec les Allemands⁴³.

se rendit à Paris avec Malraux en avril 1944. Voir Guy Penaud, *André Malraux et la Résistance*, Périgueux, Fanlac, 1986, p. 87, et Jacques Poirier, *La Girafe a un long cou*, *op. cit.*, p. 101-102. Flora et « Escot » se marièrent le 25 septembre 1944, mais périrent tous deux dans un accident de voiture le 1^{er} novembre à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).

42. Désigné par ce nom de guerre en raison de sa taille, cet homme mystérieux, qui se prétendait avocat et publicitaire avant la guerre, était venu se réfugier dans le Périgord en avril 1941 : nommé officier F.T.P.F., il fut critiqué pour le rôle qu'il joua dans l'épuration à la tête d'un Service d'ordre patriotique (S.O.P.) d'obédience communiste. Voir Guy Penaud, *Histoire de la Résistance en Périgord*, préf. de Bernard Bioulac, Périgueux, Fanlac, 1985, p. 451-455, ainsi que Jean-Jacques Gillot et Jacques Lagrange, *L'Épuration en Dordogne selon Doublemètre*, Périgueux, Pilote 24, 2002.

43. Voir Pierre Louty, *Au cœur du maquis*, [Châteauneuf-la-Forêt], Éditions de la Veytizou, 2009, p. 666-674 (l'ensemble du chapitre XXXI s'intitule – on ne saurait être plus explicite : « Malraux, l'illustre magouilleur » et se compose du « dossier » possédé par René Coustellier sur l'auteur de *La Condition humaine*). René Richez contredit cette version dans une attestation remise à Maurice Nusenbaum (ancien adjoint de

La lecture des notes prises, à cette époque, par André Malraux et dont Guy Penaud a pu confirmer la vraisemblance, livre une tout autre version. Le 13 mai 1944, de retour du détachement de « Doublemètre » en compagnie d'Albert Rigoulet (*alias* « Fédor ») et de deux Espagnols en direction de la Treille-Haute à Castelnaud-Fayrac, chez Fernande Vidalie (dite « Nandou », qui logeait le PC de Jacques Poirier), Malraux apprend par Charles Brouillet et Flora Molho que Courouge se trouve au Buisson, amené là par un « faux copain », conformément semble-t-il à une « combine de René » Coustellier, qui n'a cependant pas encore été prévenu⁴⁴. Charles « le Bolchevik » et Flora sont donc à la recherche d'un Groupe franc pour procéder à son arrestation avant qu'il puisse filer. « Doublemètre » (désigné dans le récit de Malraux par l'initiale « D. »), Malraux, Jacques Poirier (malgré les protestations de son adjoint, Peter Lake, *alias* « Jean-Pierre »), Flora Molho, Charles Brouillet, et « Escot » se rendent au Buisson, avec les maquisards du Groupe franc, pour arrêter Courouge (les hôteliers, d'abord réticents, leur ouvrent la porte) vers les 1 h 15 du matin et le ramener à la Treille-Haute, chez « Nandou », où Courouge est interrogé sur « Vincent » (Guy Penaud identifie ici André Bonnetot, responsable du comité militaire F.T.P. de la Dordogne entre août 1943 et mars 1944, nommé ensuite à Limoges et arrêté le 29 avril 1944 par la Milice à Thievières) ainsi que sur une certaine Carmen. L'exécution de Courouge est confiée par « Doublemètre » à « Escot ». Les gendarmes du Buisson ne sont prévenus que le matin du 14 mai 1944⁴⁵.

René Coustellier) : « Je soussigné, René Richez, *alias* capitaine Baron du 4^e Régiment F.T.P.F. "Soleil" de Dordogne, après avoir pris connaissance des pages 197, 198 et 199 du manuscrit du livre de René Coustellier [...] déclare être complètement étranger à l'épisode décrit et en décline toute responsabilité. »

44. Selon Guy Penaud, des « hommes de "Soleil" (en réalité, des résistants commandés par René Richez, *alias* "Baron") avaient pris position près des gares des Eyzies, du Bugue, du Buisson, de Siorac, et de Belvès, mais Courouge n'avait pas été vu à l'arrivée des trains venant de Périgueux. Charles Brouillet et Flora Molho avaient toutefois réussi à découvrir que Courouge et Louis Biorge attendaient en fait dans l'hôtel de la Poste, près de la gare du Buisson, dans l'espoir de prendre un train vers 2 heures » (Message de Guy Penaud du 25 mars 2011).

45. René Coustellier écrit dans la version manuscrite de son récit que Courouge avait été abattu sur place de deux balles et ajoute qu'il avait forcé Malraux à l'enterrer :

Le principal intérêt de cet épisode tient au fait que Malraux en fit un récit dans le feu de l'action. Plus précisément, il en rédigea deux versions : la version qui suit le « Conseil de guerre F.T.P. » n'est, en effet, qu'une mise en forme, plus complète et plus intelligible, d'une première série de notes prises au vol, de manière assez désordonnée et confuse. Examinons donc tout d'abord cette version préalable, manifestement consignée sur le moment sur une page A4 pliée en quatre et glissée dans une autre page elle-même pliée en quatre⁴⁶ ; il n'y est question que de l'arrestation proprement dite de Courouge, au cours de laquelle on procède à un interrogatoire initial, qui semble se poursuivre durant son transfert à la Treille-Haute :

Panne au retour (10 min)

Sa gueule quand il voit E. (policier)

La technique de la voiture – les mains croisées sur la barre – Les cours de Fedor ds celles de D. à la sortie

Les mains sur la tête

Le prie Dieu à l'entrée chez Nandou

Bonjour Mère Courage ! – Oh ! mets pas tes chaussures, elles me plaisent !

Comme on se retrouve ! – Mais non, je vais vs expliquer...

Veut se recoiffer, les cheveux tombent – Tiens tes mains tranquilles !

– Oh ! mourir bien ou mal coiffé ! (ironie)

– Ta gueule ! (Il racontait des histoires)

Confession initiale. Tas de questions. D. prend le commandement

Jacques prise fort par terre ds le sentier – Pas de lampe : allumettes

Sortie de C. de la chambre les mains en l'air, Fl. derrière

Est-ce que c'est là que vs allez me tuer ?

Les mains qui roulent des miettes de pain et mettent les rouleaux ds la poche

Fl. qui veut être ds la voiture où est C. (derrière)

À la fin : Il en reste 200 F. Achetez-moi 2 paquets.

Fl. : Alors, et ces 6 000 F et ce manteau de fourrure

D. – J'espère que vs n'oubliez pas les traitements qu'on fait subir aux femmes ds les prisons de la G. ?

le rapport des gendarmes, que Guy Penaud a pu consulter, signale que le corps fut trouvé jeté dans un fossé, avec une balle de fort calibre (12 mm) tirée dans la nuque.

46. Cette page sur laquelle se trouve consignée la scène correspond au f° 2068, glissée dans une seconde page, le f° 2067.

Arrivée – Ne bougez pas ! (à E. et F.) Les autres viennent autour de la bagnole

Montée du petit chemin. Les mains sur la tête

Ds le chemin, la détente (pour les gardes et...)

C. persuadé qu'il va être tué ds ce chemin

Fl. – Vs couchiez avec Carmen

Chanson

Les cigarettes faites avec le fond de poche. Feuilles d'E. Puis cigarettes données par D.

Sentier* – N'ayez pas peur : je ne m'échapperai pas. N'ayez pas peur – Je te fous un coup de [ill.] si tu dis encore qu'on a peur

Voiture : Les autres doivent se taire, mais D. laisse Fl. lui parler (conscience du léger sadisme ?) (f° 2068)

Ces notes furent prises dans l'urgence : les personnes citées n'y apparaissent que sous leur initiale, l'action est difficile à situer et l'enjeu de cette arrestation n'est pas éclairci. Tout l'intérêt d'un tel document tient à ce que, comparé à la seconde version qui suit, il en révèle le caractère beaucoup plus élaboré et réfléchi. En effet, dans cette seconde version⁴⁷, consignée dans la petite liasse de 10 folios juste à la suite du « Conseil de guerre F.T.P. », avec lequel elle constitue une sorte de diptyque, Malraux a reconstitué les grandes lignes de cette scène certainement en vue de l'intégrer à une fiction ultérieure. On notera que parmi toutes les personnes nommées dans ce court récit, l'écrivain n'intervient jamais directement et reste spectateur de ce procès improvisé, immédiatement suivi de la sentence qu'exécute Escot :

Courage

Je suis revenu du détachement de Doublemètre. Onze heures du soir. Pluie. Une voiture de protection devant (4 mit.), derrière, D., moi, Fédor et 2 Esp. (4 mit., 1 silencieux). Suite de hasards depuis le matin ; je devais y aller et en partir des heures plus tôt, ns ns trompons de chemin au retour ~~et ns~~, les voitures devraient repartir après m'avoir déposé mais l'un des chauffeurs est l'ancien jardinier de Nandou et veut lui dire bonsoir, etc. Ns montons avec le chauffeur. Une voiture arrive en bas, aussitôt entourée par ~~un homme~~. des ombres d'hommes et de

47. Il s'agit des f°s 2046 à 2052.

mitraillettes dans les morceaux de pluie illuminée par les phares. Des gens montent derrière ns : Robert et Flora.

– Courouge est au Buisson.

Un faux copain l'a convoqué pour une histoire de filles. Les filles n'y sont pas. Tous deux attendent en buvant le train de 2 h du matin, à l'hôtel. C'est une combine de René, mais celui-ci n'a pas été prévenu, et C. filera avant qu'il le soit. R. et Fl. sont depuis Le Buisson à la recherche d'un GF. Il y en a un – en bas.

Explications en haut. Redescende, avec Escot, Jacques, Jean-Pierre. En bas les types qui attendent, la lumière des voitures en veilleuse, la pluie, les hommes et les armes noires, la ma cérémonie de D. « – Est-ce que tu ns prêtes les hommes ou y vas-tu ? » Ils partent. Jacques (protestation de J.P.) et Escot avec eux. Flora p devant, pour guider.

Arrivée à l'hôtel. [*mot-ill.*] Tout le monde autour. « Ouvrez, milice ! » Hostilité des patrons. Sympathie quand ils comprennent. Arrivée ds la chambre. D., suivi de Flora. C. emballé.

Retour.

Courouge

– D. vs amène un cadeau. »

Écrasé de sommeil. ~~Robe de chambre~~. Ts autour de la table, les habitants en robe de chambre, Nandou en peignoir, les maquis en costume. D. en flanelle grise. Se mettent autour de la table. D'abord je ne vois pas C. (la lampe entre ns) Flora jubilante. Escot prend les notes.

Nandou – Vs voulez manger ?

Ils refusent tous, sauf D.

C. – Vs pouvez me passer une cigarette puisque c'est la dernière (ironique).

D. lui passe un paquet. Il fumera sans arrêt tout le temps de l'interrogatoire. Qqs-uns boivent. D. mange. Nandou fait une espèce de service de table. Douceur de D., avec qq chose de menaçant. Il veut créer une atmosphère naturelle, qui ne soit ni d'interrogatoire ni de jugement, parce que les indications que va donner C. lui paraissent sans gravité. D'abord sur Vincent (« Il n'a pas été tabassé » ce qui est faux, mais dit par peur que s'il dit le contraire, il soit roué de coups) puis sur Carmen, qu'il a livrée « Je couchais avec, moi pourquoi pas ? C'était une belle fille ! » Saisissant d'imaginer la tendresse du personnage, en ce moment. Interrogation toujours amicalement sournoise, où Flora intervient ds un style un peu roquet, avec une joie non contenue. Une heure. D'autres mangent presque tous boivent, C. compris. Il refait une allusion à sa mort, mais semble ne plus y croire. « D. – Gare à toi si tu n'as pas dit tout ce que tu savais, ou si tu ns as menti. Il faudra une quinzaine pour contrôler tout ça.

Franç sourire, pour la première fois, de C. Il sort avec les gardes ;

– Alors ? demande Escot

– À 10 ou 15 kms , répond D.

Il sort le dernier, tenant le silencieux

Esc. et la femme d'Auguste

« Les circonstances bizarres par lesquelles E. est devenu un assassin »

D, se tournant vers lui : – Alors ?

« Il a été dépuçelé aujourd'hui... »

« Les F. sont de très mauvais fanatiques »

« Je suis licencié, je parle 7 langues, l'Anglais avec l'accent d'Oxford, etc... »

Mais jamais rien sur sa vie privée

Le front.

Ce n'était pas très drôle, – d'autant plus qu'elle n'était pas jeune...

La crispation depuis. La psychose du justicier.

Remi. (Il a été torturé)

Garde-le moi. Je reviendrai le tuer ce soir

Je te le change contre six sacs tyrolien

~~La civilisation~~ / attitude communisto-guerrière.

Le christianisme derrière soi très lointain, avec tout ce qu'il représentait, et avant tout, le respect d'un être humain. (f^{ds} 2046-2052)

Hormis les notes très brèves qui suivent le récit, la scène est nettement composée : elle suit un déroulement dont les étapes sont clairement distinctes. Comme lors du conseil de guerre F.T.P., l'événement intéresse l'écrivain pour les nombreux détails qu'il lui fournit. Atmosphère, formules, attitudes : il y a là autant d'éléments propres à restituer, dans un roman à venir, la tension suscitée par la justice expéditive qu'exerce Doublemètre, soucieux de rassurer Courouge auquel il répond que deux semaines seront nécessaires pour vérifier ses dires, mais ordonnant à Escot, l'accusé aussitôt sorti, de le fusiller à « 10 ou 15 kms ». Le personnage central de ce texte n'est manifestement pas l'accusé, mais le juge autoproclamé, Doublemètre, chez qui le romancier décèle ce qu'il nomme

la « psychose du justicier » et en qui se mêlent forfanterie (« Je suis licencié, je parle 7 langues... »), ascendant sur son entourage (ainsi de sa « cérémonie » pour obtenir l'aide de Jacques et d'Escot, à qui il confiera l'exécution, commentée d'un laconique : « Il a été dépu-celé aujourd'hui... »), duplicité (que signale la douceur, « avec qq chose de menaçant », à l'égard de Courouge), et mystère (« jamais rien sur sa vie privée »). On peut supposer que c'est l'illustration de cette « attitude communisto-guerrière » à laquelle lui-même se heurta durant la Résistance qui fascine ici Malraux⁴⁸.

LES « CAPITAINES CONAN DE L'ENFER »

Aussi frappantes soient-elles, ces notes prises durant la guerre ne permettent pas de savoir quel usage le romancier aurait fait des événements consignés. Elles trouvent un écho dans les efforts déployés par Malraux, après la Libération, pour prolonger l'existence de Vincent Berger. Car l'écrivain ne renonce pas à la fiction en accédant à d'importantes fonctions politiques. En témoigne le second ensemble de documents, situés entre l'immédiat après-guerre et l'entrée dans le cycle du *Miroir des limbes*. Seul repère chronologique, une interview avec Gabriel d'Aubarède, parue dans *Les Nouvelles littéraires* du 3 avril 1952, où l'écrivain déclare être en train de « refaire » *La Lutte avec l'ange* disparue durant la guerre :

Mais dix ans ont passé, ajoutait-il. La partie publiée, *Les Noyers de l'Altenburg*, est profondément modifiée, reprise selon une autre technique. Quant à ce qui fut le reste, je crois qu'il n'en restera pas vingt

48. On découvre à la suite une autre série de fragments manuscrits formant à son tour un projet de roman (plus difficiles à déchiffrer, ces fragments restent tout à fait obscurs ; voir dans le fonds « André Malraux », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, MLX GMS 42/2, f^os 2053-2068 – le f^o 2068 correspond à la première page de notes sur l'arrestation de Courouge), ainsi que des notes prises par l'écrivain en avril 1945, alors qu'il accompagnait pour la campagne d'Allemagne ses compagnons regroupés, après la dissolution de la Brigade Alsace-Lorraine, dans une unité de chasseurs sous les ordres de Pierre-Élie Jacquot au sein de la XIV^e division d'Infanterie du général Salan – voir Marius-François Guyard, « Un printemps allemand. Notes inédites d'André Malraux », *Commentaire*, n^o 74, été 1996, p. 453-456. Ces notes correspondent aux f^os 2036-2041 (MLX GMS 42/2).

pages. Alors, en quoi est-ce le même roman ? Uniquement en ceci, que les nouvelles plantes sortent des mêmes graines⁴⁹.

L'année précédente est parue chez Gallimard une édition de sept œuvres romanesques (de *La Tentation de l'Occident* jusqu'aux *Noyers*) sous le titre : *Tous les romans*. L'effet de bilan a certainement ranimé chez l'écrivain un désir de fiction, cela d'autant plus qu'au cours de l'année 1952, Malraux abandonne définitivement l'activité de propagande dont il avait la charge depuis la création du R.P.F. en avril 1947 afin de se consacrer aux écrits sur l'art. Les documents programmatiques classés à la fin des archives des *Noyers* dans le boîtier n° VI pourraient ainsi dater de cette période – même si rien ne permet de le déterminer avec certitude. Dans le même boîtier sont rangées tout d'abord de longues scènes rédigées en vue d'une suite, une série de « chutes » et pièces diverses⁵⁰, enfin quantité de notes sur des rectangles de papier placés dans le plus grand désordre ; on y découvre cinq folios à valeur programmatique tout à fait fascinants :

Scènes

La rencontre

Scène de « réponse » à la question posée par la scène des gaz ???

La découverte du monde (par analogie, comme ds les chars ou et après l'avion du T du M., ou par opposition – après le jugement chez Nandou ? – avec les choses, non comme présence, mais comme signes.

Si c'est par analogie, peut-être à la suite de la scène fin des chars, ou mêlée à elle.

49. Nous citons ici la dactylographie du texte écrit par Malraux en réponse à quelques questions soumises par courrier et que Gabriel d'Aubarède a ensuite parsemé de questions dans sa version publiée (« Rencontre avec André Malraux ») afin de rendre le propos plus oral (fonds « André Malraux », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, MLX Ms 39, f° 24).

50. Parmi lesquelles des notes prises à la lecture de *Mes aventures dans le service secret* où la scène qui hantera plus tard l'imaginaire de Malraux suscite pour seule glose : « L'attaque par les gaz (105-109) » – se relisant par la suite, l'écrivain ajoutera au crayon : « capital » (fonds « André Malraux », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, MLX Ms 50, f°s 2734-2736).

La prise de conscience de l'expérience, après dialogue avec un jeune qui croit les mêmes conneries que crut le personnage jadis. La rêverie devant le feu. Le changement d'optique de la vie.
Dernière scène de l'histoire de Vincent ? (f° 2791)

Scènes II

Loubet – L'ancien interrogateur milice-gestapo qui interroge en tant que juge d'instruction, ou requiert comme procureur
Ou transposée sur l'Asie

Le capitaine Conan de l'enfer – (après la prison ou le camp) La farine de Czapsky [*sic*]⁵¹ ?
L'accent sur la reprise invincible de la vie. À la fin. Avant les derniers noyers ?

L'exécution chez Nandou (f° 2792)

La rencontre

Lawrence et le type aux melons

« Les lanciers » " aux abeilles

b) L'aveugle ou l'ermite

c) Normand et son *Canard enchaîné*

a) Celui qui vient de loin et l'éternel sédentaire

b) Action et méditation

c) Normand en tant qu'équivalence des hommes de la sape. Mais il faudrait en plus le personnage a, ~~qui dit~~ ou l'idiot qui dit « Vs êtes bien compliqué ! » et peut-être le positif du a.

Peut-être aussi une scène plus simple, en Alsace, avant la reprise de l'Altenburg.

Ou aussitôt après Nandou ? (f° 2793)

Roman

Ange

Confrontation d'une idéologie extrême, « dostoïevskienne » avec une expérience réelle collective du même domaine : Auschwitz. – « Que d'histoires pour une seule vieille ! »

Le diable grandit à s'incarner ds une foule.

51. « La farine de Czapsky ? » est ajouté au crayon.

Probablement à relier au type aux abeilles (Boleslavsky) et aux melons (T.E.L.) pour qui tout ça est frivole⁵²...

Czapski et la femme couverte de farine, au camp. (f° 2794)

Roman

Scène entre un G¹ de Gaule et l'homme de l'autre côté (super-Gisors, Bose ?)

À lier sans doute à la scène entre Lawrence et le cultivateur de melons. (f° 2795)

Rédigées vraisemblablement à la même période (durant les années 1950, peut-on supposer), ces cinq esquisses de canevas inscrites sur des demi-pages – un quart de page pour la dernière – et attachées entre elles à l'aide de deux trombones témoignent d'une nette évolution. En 1948, Malraux parlait à Jean Grenier d'équilibrer le colloque de l'Altenburg par un colloque de même nature trente ans plus tard ; il s'agit désormais de répondre au défi que représente la « scène des gaz », rendue quasi prémonitoire par la révélation des camps nazis. C'est ici à l'architecture de cette suite possible que s'attache le romancier, en programmant une série de « rencontres ». Rencontre tout d'abord entre le premier et le second tome (imaginé) de *La Lutte avec l'ange*, par-delà *Le Temps du mépris* ou la tentative restée inachevée d'une biographie de T. E. Lawrence, puisque Malraux envisage de répondre aux trois scènes centrales des *Noyers* : le colloque de l'Altenburg, la fosse à chars et l'attaque aux gaz à Bolgako, ainsi qu'à la traversée d'un orage en avion de 1934 transposée dans *Le Temps du mépris* ou à certaines figures imaginées pour *Le Démon de l'absolu*. Mais également rencontre, à l'intérieur de ce nouveau tome, entre différents personnages dont les expériences doivent se confronter – et où pourraient prendre place des souvenirs liés au maquis.

On constate de nouveau, à la lecture de ces notes, que la plupart des scènes envisagées pour une suite de *La Lutte avec l'ange* ont trouvé place, quelques années plus tard, dans le cycle mémorial. Ce point est essentiel : contrairement à ce que l'on

52. Dans la marge gauche, Malraux a noté un point d'interrogation au crayon.

croit, l'écriture des *Antimémoires* (et par la suite du *Miroir des limbes*) ne résulte aucunement d'un soudain et miraculeux regain d'inspiration survenu en juin 1965, lors du voyage conduisant l'écrivain en Égypte puis en Extrême-Orient, mais était préparée d'assez longue date par de telles tentatives pour clore le cycle de *La Lutte avec l'ange* entamé durant la guerre. Il est en effet frappant de constater que beaucoup des rencontres imaginées dans ce cadre se redéploieront dans les *Antimémoires* – ainsi de la « découverte du monde », d'emblée mise en rapport avec la traversée d'un orage en avion à la fin du *Temps du mépris* ou de la scène des chars dans *Les Noyers de l'Altenburg*. Le mémorialiste soulignera lui-même, après avoir « défictionnalisé » le récit de sa traversée aérienne entreprise en 1934, le rôle structurant de ces scènes de « retour sur la terre⁵³ », où le monde n'est plus simple présence, si évidente qu'elle reste ignorée, mais myriade de signes désignant un « secret très simple, intransmissible et sacré⁵⁴ », ainsi que le suggéraient ces notes pour une suite des *Noyers*. Toutefois les scènes de « découverte du monde » ne sont pas seules à avoir été recyclées. L'ensemble des *Antimémoires* s'organise autour de ce que Malraux nomme « rencontre » ou « confrontation », terme repris ici dans une note située un peu plus loin, « Ange II » : « Lecture de la Bible Nv Testament par le prisonnier (moi à Villefranche-de-Rouergue ?) La valeur de confrontation » (f° 2829). On trouve ainsi préfigurée la lecture de l'Évangile selon saint Jean qui suivra, dans le texte de 1967, le simulacre d'exécution à Gramat⁵⁵. Plus frappante encore est la référence au « capitaine Conan de l'enfer », formule que l'écrivain emploie aussi lors de son entretien avec Gabriel d'Aubarède en 1952, où il évoque le retour de « nos amis des camps de concentration, terriblement marqués » :

Voyez comme, dans l'ensemble, ceux qui se sont rétablis [...] ont effacé [leurs souvenirs]... Nous vivons parmi les capitaines Conan de l'enfer. Comme tant d'autres, je me suis trouvé en face d'un faux peloton

53. André Malraux, *Le Miroir des limbes*, op. cit., p. 72 ; la reprise de la fosse à chars se trouve aux p. 219-244.

54. *Ibid.*, p. 240.

55. *Ibid.*, p. 170-171.

d'exécution. (J'avais déjà vu la mort d'assez près, mais dans le combat). J'en ai presque tout oublié. Sans doute la vie ne peut-elle continuer qu'à ce prix. Mais combien je voudrais saisir [...] la force mystérieuse qui efface et fait oublier !...

Ici encore, les notes et les propos de cette période, initialement destinés à un roman – en l'occurrence une suite de *La Lutte avec l'ange* – seront finalement intégrés aux *Antimémoires*, dont la dernière partie est consacrée à une discussion avec Brigitte Friang et Edmond Michelet (entre autres) : « Comment ont-ils retrouvé la vie ? Qu'ont-ils rapporté de l'enfer⁵⁶ ? » Les deux anciens déportés y décrivent un invraisemblable « retour de Dante chez les distraits⁵⁷ ». Il n'est jusqu'à l'anecdote racontée par le peintre polonais Czapski, ancien « aide de camp du général Anders et l'un des quelques survivants de Katyn⁵⁸ », qui ne trouve à son tour place dans le récit mémorial :

Dans les camps de concentration russes de 1941, au fond des forêts, les officiers polonais pouvaient recevoir quelquefois leur femme, et on les laissait seuls. La faim détruit toute sensualité... Les femmes enduisaient leur corps d'une haute ceinture de farine, que grattaient les prisonniers et qui les empêchait de mourir. Les hommes, plus grands, s'agenouillaient, et j'ai conservé l'image de ces Walkyries immobiles dans l'ombre des cellules avec autant de précision que l'image des femmes noires dans le cimetière de Corrèze. Dénoncées, elles eussent été fusillées ou assommées⁵⁹.

Allons plus loin : c'est l'ensemble du *Miroir des limbes* qui prolongera les possibles ici esquissés, puisque ce que Malraux nomme la « rêverie devant le feu » d'un homme prenant « conscience de l'expérience » après avoir dialogué avec un jeune occupera un rôle central dans *Lazare*, où le mémorialiste déclare avoir « commencé à [se] souvenir en 1941, devant le feu de [sa] maison de Roquebrune »

56. *Ibid.*, p. 474 (voir jusqu'à la p. 483).

57. *Ibid.*, p. 481.

58. Józef Czapski est l'auteur de *Souvenir de Starobielsk* (Éditions Noir sur Blanc, 1945) et de *Terre inhumaine* (Éditions Self, 1949). Voir de même *Proust contre la déchéance : conférences au camp de Giazowietz*, éd. revue et augm. (Éditions Noir sur Blanc, 2011).

59. André Malraux, *Le Miroir des limbes*, *op. cit.*, p. 477.

(« il y avait longtemps que je n'avais pas vu flamber des bûches dans une cheminée, et je pensais : est-ce l'âge qui frappe à la porte pour la première fois ? ») et insiste, quelques pages plus loin, sur cette « prise de conscience » : « À Roquebrune, devant le feu de bois, le moment où l'homme de quarante ans, pour la première fois, est pris de la maladie de se souvenir⁶⁰ ». La conversation, le 6 mai 1968, entre le ministre des Affaires culturelles et Max Torrès, ancien compagnon de la guerre d'Espagne médusé par le retour caricatural des mythes l'ayant autrefois possédé, n'offre-t-elle pas un équivalent de cette scène « entre un G¹ de Gaulle et l'homme de l'autre côté » ? Notons d'ailleurs que Torrès s'amusera à l'idée que le journal soit apporté au ministre « sur un plateau d'argent » : la première fois, il s'agissait précisément du *Canard enchaîné*⁶¹. De même les scènes du retour au monde, qui mettent l'« accent sur la reprise invincible de la vie », joueront-elles un rôle essentiel dans le dernier volume du *Miroir des limbes*, où à l'attaque aux gaz vécue par Vincent Berger répond la syncope de l'écrivain survenue de nuit lors de son hospitalisation à la Salpêtrière en 1972.

Un dernier schème, récurrent lui aussi dans *Le Miroir des limbes*, hante manifestement Malraux alors qu'il projette de poursuivre *La Lutte avec l'ange* : il s'agit du dialogue entre deux personnages illustrant le premier l'action (ou l'aventure), le second la méditation (ou la vie sédentaire). Plusieurs autres notes reviennent sur ce même thème, tels le f° 2583 – « Reprendre dans le II le thème de l'apiculteur devant la guerre ou la douleur (le vieux aux abeilles en Sibérie⁶²) » – ou le f° 2778 – « Bose (le savant) la pensée indienne s'incarnant dans la science occidentale » –, qu'éclaire un peu plus loin le f° 2784 :

60. *Ibid.*, p. 831 et 859. Sur le lien entre « l'homme de quarante ans » et le genre des Mémoires, voir Jean-Louis Jeannelle, *Malraux, mémoire et métamorphose*, Paris, Gallimard, 2006, p. 94-98.

61. André Malraux, *Le Miroir des limbes*, *op. cit.*, p. 562.

62. Méry, collectionneur de papillons, offrira dans les *Antimémoires* un équivalent de ce « vieux aux abeilles » : « Mes papillons ont leurs îles comme nous avons nos nations. Une vie qui n'est pas la nôtre, mais qui est aussi la vie, et qui fait de la nôtre une sorte de hasard. En face de l'Asie, je me sens singulier ; en face de papillons, l'humanité me semble insolite : rentrez sous terre ! dirait Clappique. Une aventure, Malraux. Vous me comprenez ? » (*Ibid.*, p. 357).

Roman

Peut-être à la charnière des Altenbourg [*sic*] et..., peut-être bien plus tard, une rencontre avec Bose, qui liquide toute la puérité religieuse pour poser la vraie question : le monde est-il accident, ou le contraire ?

Et peut-être, ensuite, l'opposition/confrontation de ce problème avec l'autre problème éternel, celui du Mal (l'Accusateur).

Notons néanmoins que si ces dialogues, dont on trouverait des précédents dans *L'Espoir*, reposaient encore sur des oppositions tranchées, il n'en ira plus tout à fait de même dans le cycle mémorial, où la confrontation centrale avec Clappique à Singapour vise à liquider le bazar de l'aventure et à lui opposer le dialogue avec les grands hommes de l'Histoire⁶³. Là où le romancier imaginait une scène « entre le G¹ de Gaulle et l'homme de l'autre côté (super-Gisors, Bose ?) », le mémorialiste mêlera en un même volume l'ancien chef de la France libre, Nehru ou Mao d'un côté, Méry (cet ami que sa proximité avec la mort conduit à un détachement extrême) ou le « Bonze » rencontré dans le jardin zen du Ryonji de l'autre, mais sans jamais les confronter directement, comme si l'échange n'avait plus de sens que déployé mentalement, à travers les souvenirs de l'écrivain lui-même.

Au milieu de ces possibles romanesques se trouve le « jugement chez Nandou », suivi d'une exécution, où l'on peut reconnaître une allusion au procès expéditif de « Courouge ». Malraux entendait, semble-t-il, s'en servir comme contrepoint aux scènes de redécouverte du monde, puisque la mort s'y serait confondue dans ce cas avec l'exercice sadique d'une violence incontrôlée (ou illégitime, comme dans le cas de cet ancien « interrogateur milice-gestapo qui interroge en tant que juge d'instruction »). L'idée d'un procès revient, là aussi, dans d'autres notes, aux f^{os} 2798 (« Roman / Grosjean / Le curé franc-comtois contrebandier et chef de maquis – Le procès ») et 2810 (« À propos du tribunal chez Nandou. Ne pas oublier les grottes préhistoriques, et les armes cachées avec Henry et l'ahuri de Brive »). À cette époque, le romancier retient principalement de son passage dans la Résistance un épisode peu glorieux et fort ambigu, où le groupe des combattants se soude non dans le combat, mais

63. Voir *ibid.*, p. 315 – rappelons que le dialogue avec Clappique occupait bien plus de place dans l'édition des *Antimémoires* de 1967, largement réduite par la suite.

dans la dénonciation d'un traître en dehors des cadres institutionnels ordinaires. Or rien d'équivalent n'apparaîtra dans « *Non* » au début des années 1970, où Malraux placera à l'inverse la Résistance sous le signe de cette « fraternité » qu'évoque Dumouchet à la veille d'un combat dans le maquis (la scène II-N, f° 129) – seul un chef de maquis, précisément nommé Soleil, se verra reprocher des méthodes expéditives⁶⁴.

Venons-en au troisième et dernier ensemble de documents programmatiques, postérieur cette fois aux *Antimémoires* et contemporain de la seconde partie du cycle : *La Corde et les Souris*. Nous n'en retiendrons ici aussi que quelques-uns, largement postérieurs aux esquisses de plans dont il vient d'être question si l'on en juge par le papier utilisé et la graphie de l'auteur. Ces fragments montrent qu'entre 1967 et 1972, Malraux a, à nouveau, pensé poursuivre les aventures de Vincent Berger, en plaçant cette fois-ci plus directement l'accent sur la guerre et sur la Résistance. De telles velléités ont de quoi surprendre ; elles nous conduisent à envisager de manière quelque peu différente le cycle amorcé avec les *Antimémoires* en 1967. Que Malraux ait pensé à cette époque redonner vie à Vincent Berger indique d'une part que la place accordée aux fragments romanesques dans *Le Miroir des limbes* n'est pas accidentelle mais résulte d'une propension bien plus forte à la fiction, d'autre part que « *Non* » n'est, semble-t-il, pas une tentative isolée dans la dernière partie d'une carrière vouée seulement aux Mémoires ou aux essais. Les fragments de plan dont il va être question précèdent de peu *Lazare*, ou coïncident peut-être pour certains avec la rédaction du volume publié en octobre 1974 ; ils sont la preuve qu'un désir de fiction travaille Malraux jusqu'à la fin de sa vie, plus aigu, plus urgent à certains moments :

Ex-Vistule

Le dialogue entre le surgissement de l'humain (la Vistule) et l'inhumain (le camp)

64. Le f° 139, classé dans le dossier II, indique que les notes sur les procès classées dans les suites possibles des *Noyers* auraient pu servir à « *Non* » : « L'exposé de Peter dans le château, avec Soleil, F.T.P. et autres. / À lier à la comédie du procès ? »

Conserver le texte à la III^e personne

Revoir ce que peut apporter la fin du Temps du Mépris⁶⁵

Conversation [ill.] de deux survivants

Ou :

Camp de ~~de~~ d'extermination allemand, avec V.B., pris ds la Résistance française, et un russe pris par les Allemands ds un camp russe (prisonnier évadé, collé au camp par les staliniens)

Ds cette hypothèse, il faut finir par le sacrifice de V.B. (f° 2200⁶⁶)

Ex-Vistule

Le physique de V.B. est celui d'Emmanuel d'Astier.

Le Russe est Babel.

+

V.B., né en 1890 (dix ans de moins que R. M. du Gard), 27 ans à la Vistule. S'il est pris en 43 = 53 ans.

Si la conversation est au camp, il a 53 ans. S'il a été blessé, 56.

Son expérience est ce que je sais (Berl, Drieu). Le Russe peut-être plus âgé : Babel ou plus jeune, Soljenitzine. Mais Babel n'eût pas été combattant. Si j la conversation est pendant, bien. Si elle est « après », il faut légitimer le Russe⁶⁷. (f° 2201⁶⁸)

Altenburg

Le héros (« je ») après la guerre, rachète l'Altenburg, se souvient du colloque et retrouve les Noyers.

Mais attention aux Anti M ! Pourtant, je n'y ai repris que Walter et Möllberg. Les Souvenirs de l'off. allemand de renseignements doivent avoir été publiés chez Payot entre 1930 et 1940⁶⁹. (f° 2258)

Roman

1. Les gaz sur la Vistule (sans doute à resserrer) diviser par des blancs⁷⁰
2. De 1917 à 1940

65. Cette phrase est écrite au crayon.

66. En bas à droite du folio, Malraux a noté « Le SACRIFICE ».

67. Cette phrase est écrite au crayon.

68. Le f° 2201 est écrit au stylo rouge.

69. Cette phrase est écrite au stylo rouge. Il s'agit souvenirs de Max Wild traduits de l'allemand en 1932 : *Mes aventures dans le service secret, 1914-1918*.

70. La remarque entre parenthèses ainsi que « diviser par des blancs » sont au crayon.

3. La Résistance française

Sans doute la Das Reich – avant ou après la situation extrême

4. Le convoi de sucre

5. Les femmes noires de Corrèze. (f° 2331)

Lutte avec l'Ange

Attention aux Antimémoires⁷¹

Il faudrait que le projet de départ, auquel la dernière scène répondra par l'interrogation, fût la mise en scène de la Vérité (sur le plan passionnel) – ce à quoi le héros croit de façon absolue, liquidée ensuite, et dont les gaz et les chars sont le contrepoint.

C'est-à-dire remplacer par là ce qu'eût été le passage de l'Altenburg à sa reprise 20 ans plus tard⁷² |

+

Finir l'Altenburg sur le courage (l'histoire avec Thomas) et l'amour ?
et les « capitaines Conan » de l'enfer. (f° 2332)

Ils reviennent de l'enfer pour caresser leur chat. (f° 2333)

L'accent porte, on le voit, de manière plus précise qu'auparavant sur l'attaque aux gaz, autour de laquelle tournent tous les développements envisagés. Notons l'insistance de la formule « Ex-Vistule » ; elle indique, semble-t-il, que plus qu'une suite, Malraux envisage ici une version qui viendrait remplacer le récit de la Vistule paru dans *Les Noyers*, comme si à un moment de sa réflexion, l'écrivain avait pensé ne conserver du roman de 1943 que cette scène afin d'en faire le point de départ d'un récit alternatif (et non plus consécutif) – ce que confirmerait le f° 2331. La raison en est peut-être que la scène du colloque a, quant à elle, déjà été reprise au début des *Antimémoires*. Le f° 2332 soulève néanmoins une difficulté : il indique, première hypothèse, que tout en ayant commencé à dépecer *Les Noyers*, Malraux a continué d'imaginer un ensemble romanesque encore intitulé : « Lutte avec l'Ange », ou, seconde hypothèse, que le romancier a imaginé des suites divergentes à des moments différents (puisque aucun de ces fragments, très hétéroclites, n'est daté). La situation s'avère, on le voit, très flottante : le f° 2258 montre que, bien que le colloque ait déjà été intégré aux *Antimémoires*, l'écrivain pense encore à une scène qui en serait la réplique, à la Libération – comme

71. « Attention aux Antimémoires » est écrit en rouge et entouré d'un trait rouge.

72. Cette phrase est écrite au crayon.

si le passage dans le cycle mémorial n'empêchait pas cet éventuel prolongement romanesque où Vincent Berger rachèterait l'Altenburg après 1945... Quoi qu'il en soit, l'indication la plus significative n'est autre que la formule : « Ex-Vistule », qui souligne que tout en imaginant une nouvelle « Lutte avec l'Ange », Malraux semble bien préparer l'intégration de la scène des gaz dans *Le Miroir des limbes*. En sorte que l'absorption dans les Mémoires emprunte la voie d'une rêverie autour des prolongements hypothétiques d'un cycle romanesque dont le premier tome a, paradoxalement, déjà été en partie réutilisé.

Si les matériaux empruntés à la biographie abandonnée de Lawrence (*Le Démon de l'absolu*) dominaient dans les précédents projets de plan, on constate que Malraux déplace ici le point d'ancrage chronologique et fait dialoguer les deux grands totalitarismes de ce siècle. C'est la déportation en tant que telle qui constitue le noyau de toute sa réflexion romanesque. Mais à l'expérience des camps ne répond plus cette forme d'indifférence ou de détachement total que représentaient le « type aux abeilles » ou le cultivateur de melons, « pour qui tout ça est frivole » : désormais, l'extermination apparaît comme l'épreuve de « l'inhumain » en tant que tel ; le dialogue n'est plus possible qu'entre deux survivants, deux hommes ayant échappé l'un au nazisme, l'autre au stalinisme. Le parallèle entre les deux régimes a pour origine le procès Kravtchenko en 1949 (suite aux attaques des *Lettres françaises* contre son témoignage : *J'ai choisi la liberté*), au cours duquel est intervenue Margarete Buber-Neumann, veuve du leader communiste allemand déportée deux ans au Goulag avant d'être remise par les Soviétiques à la Gestapo⁷³. Malraux tente ainsi de situer son héros au cœur du siècle et d'en faire à la fois un résistant et un survivant – tentative de synthèse complexe, puisque, si Emmanuel d'Astier de la Vigerie, fondateur de « Libération-Sud » et commissaire à l'Intérieur de la France libre, auquel il emprunte son physique, fut un grand résistant, il n'a toutefois pas connu la déportation, pas plus que Roger Martin du Gard, Emmanuel Berl, ou Drieu La Rochelle (gagné, pour le dernier, à la collaboration) ; du côté russe, si Isaac Babel fut dénoncé par

73. Voir Margarete Buber-Neumann, *Prisonnière de Staline et d'Hitler*, Paris, Éditions du Seuil, 1988.

Iejov en 1939, emprisonné et exécuté en janvier 1940⁷⁴, l'auteur de *Cavalerie rouge* fut membre un temps de la Tcheka et soutint longtemps le régime soviétique, alors que Soljenitsyne a combattu durant la guerre et fut déporté au Goulag avant de briser le mur de silence qui entourait le monde concentrationnaire soviétique en publiant *Une journée d'Ivan Denissovitch* en 1962 (traduit chez Julliard dès 1963), puis *Le Pavillon des cancéreux* en 1968 (le prix Nobel de littérature lui fut attribué en 1970). Le plus frappant est qu'en Vincent Berger, Malraux désire résumer l'expérience d'une génération d'hommes qui furent ses amis, comme Berl et Drieu, et dont le point commun fut de privilégier une littérature en prise directe avec l'histoire et les crises idéologiques.

Mais la référence à Roger Martin du Gard n'est pas moins parlante. Il se trouve, en effet, qu'à partir de la défaite en 1940 et jusqu'à sa mort en 1958, l'auteur des *Thibault* a travaillé à une somme romanesque dont le héros, le lieutenant-colonel de Maumort, était un vieil officier acquis à la Résistance entreprenant de reconstituer le cours de sa vie. Durant l'été 1941, Malraux et Martin du Gard échangèrent sur leurs projets littéraires respectifs, ainsi qu'en témoigne notamment une lettre du 25 septembre. L'auteur des *Thibault* y déclarait n'en être encore qu'au « démarrage » de son projet, conscient, ajoutait-il, de se trouver « rejeté par les événements dans le chœur des vieillards d'avant-guerre, dont l'audience est périmée », mais n'en demandant pas moins de bonne grâce à son destinataire si son livre, *La Lutte avec l'ange*, approchait bien du terme⁷⁵. Martin du Gard hésita longtemps sur la forme à donner à son récit – Mémoires, journal, correspondance... – et fut bloqué dans son entreprise non seulement par les bouleversements survenus pendant la guerre, dont il ne parvenait pas entièrement à rendre compte à travers la biographie de son personnage (notamment en ce qui concerne la Résistance), mais également pour des raisons proprement techniques : la remémoration à la première personne s'avérait trop contraignante en ce qu'elle obligeait le romancier à reculer sans cesse dans le temps pour rendre compte des changements

74. Sur Babel, voir Jérôme Charyn, *Sténo sauvage : la vie et la mort d'Isaac Babel* (2005), trad. Marie-Pierre Bay, Paris, Mercure de France, 2007.

75. Roger Martin du Gard, *Correspondance générale, VIII, 1940-1944*, éd. Bernard Duchatelet, Paris, Gallimard, 1997, p. 251.

survenus depuis, et le privait de toute une série de procédés romanesques habituels⁷⁶. Malraux se heurte ici précisément aux mêmes difficultés que celles rencontrées par l'auteur de *Maumort* : hésiter sur l'âge de son protagoniste (la conversation entre les deux survivants doit-elle se dérouler dans le camp ou après la libération ?) ou passer de la première à la troisième personne. Or les doutes du romancier touchant cette « Lutte avec l'Ange » préfigurent les difficultés qu'il rencontrera à nouveau lorsqu'il envisagera d'écrire un roman de la Résistance. Le f° 2331 annonce certaines des scènes qui entreront dans le projet « *Non* » : celles-ci firent donc partie, sous une première forme, d'un roman organisé autour de Vincent Berger, où à l'expérience des gaz en 1917 aurait dû répondre le geste de fraternité des « femmes noires de Corrèze », symboles ici de la Résistance française. On peut néanmoins aussi supposer qu'à l'époque où il griffonne cette note, Malraux a déjà rédigé une partie des scènes dont il est ici question (le combat contre la « Das Reich », le « convoi de sucre », les « femmes noires de Corrèze ») – ce qui signifierait dans ce cas que, même après avoir débuté la rédaction de « *Non* », l'écrivain a pu continuer à rêver à un roman dont Berger serait le héros.

Quoi qu'il en soit de ces questions de chronologie, impossibles à trancher, on trouve dans les archives des *Noyers de l'Altenburg* deux épisodes consacrés à la lutte de Vincent Berger dans la Résistance, publiés pour partie dans les appendices par Marius-François Guyard dans son édition du roman⁷⁷. Vincent Berger y résume à grands traits sa vie entre 1919 et 1943, alors que, devenu Français, il suivait « avec attention le destin de l'Allemagne, avec hostilité la montée du national-socialisme », puis évoque les circonstances dans lesquelles il fut conduit à s'engager : « Lorsque mes/mon deux frères, alors en

76. Voir Jean-Louis Jeannelle, « *Maumort* de Roger Martin du Gard : mémoire, histoire et travail du deuil », dans « Biographiques », *Littérature*, n° 128, décembre 2002, p. 65-79 ; Hélène Baty-Delande, *Une politique intérieure : la question de l'engagement chez Roger Martin du Gard*, Paris, Honoré Champion, 2010 ; Jean-François Massol, « Roman, Mémoires, écritures de soi : *Maumort* de Roger Martin du Gard », dans « Le Sens du passé : pour une nouvelle approche théorique du genre des Mémoires, de Commynes à nos jours », *La Licorne*, dir. Marc Hersant, Jean-Louis Jeannelle et Damien Zanone, Presses universitaires de Rennes, 2013.

77. Voir André Malraux, « [De la Vistule à la Résistance] », dans les appendices des *Noyers de l'Altenburg*, *op. cit.*, p. 813-815.

Allemagne, furent envoyés ds un camp d’extermination par qq stupidité policière, ~~mais d’abord~~ fondée sur ce qu’il était alsacien, j’entrai au Comité mondial antifasciste. Je ressentis de façon poignante la défaite ~~de la France~~ [...]. Replié à l’université de Clermont-Ferrand comme presque tous les universitaires alsaciens, je fis partie, comme eux, de l’un des réseaux de Résistance du centre de la France. » Suit le récit de sa traversée clandestine de la ligne de démarcation, épisode teinté de farfrelu au cours duquel le héros feint de porter l’une des poutres entreposées dans une usine de la région de Bourges : « La poutre que je portais me donnant chaud, j’avais maintes fois essuyé la sueur de mon visage ; or, le fond des ~~mes~~ poches de mon bleu de chauffe étaient pleines de noir de fumée, et j’arrivais semblable à un nègre de comédie. Telle fut ma première relation avec ~~la~~ ce qui allait devenir la sinistre lutte clandestine⁷⁸... » Deux autres fragments accompagnent l’extrait publié par Marius-François Guyard ; ils présentent sous une forme synthétique l’expérience même que le romancier tentera de restituer dans « *Non* » (notamment lors de la conversation entre Dumouchet et l’abbé aux scènes I-G et II-N, dont on peut lire un commentaire aux p. 206-213) :

L’impersonnalité

C’était le troisième. Et tandis que je regagnais mon hôtel sans feu à travers les rues [~~ih.~~] fois endormies, par le sommeil et par le couvre-feu, je prenais conscience d’un état que j’éprouvais ~~depuis longtemps,~~ ~~mais~~ pour la première fois avec lucidité. Jamais je n’avais eu de relation ~~avec~~ profonde avec des êtres impersonnels, et qui se définissaient exclusivement par leur fonction. La postière n’est que postière, et le poinçonneur de tickets n’est que poinçonneur ; mais je ne ~~combatais~~ ~~risquais~~ devais pas les retrouver à mes côtés dans un camp, ou devant un peloton d’exécution. À l’armée, les relations personnelles s’étaient établies en qqs jours, souvent en qqs heures : je n’ignorais la profession d’aucun de mes compagnons, ni s’il était marié, ni s’il avait des enfants. Alors que ces gens ~~que je~~ avec lesquels je combattais, et dont les pseudonymes étaient parfois aussi soigneusement neutres que le mien ([~~ih.~~] je m’appelais Masson), parfois d’un romanesque extravagant, n’avaient à mes yeux d’autre vie que celle qui ns unissait. Et entre le camarade

78. Fonds « André Malraux », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, « *Lazare*, André Malraux », f^{os} 2312-2317 (les folios, initialement classés dans les archives des *Noyers*, ont été déplacés dans ceux de *Lazare*).

qui avait inventé de s'appeler Durandal, et celui qui s'appelait Berger, il n'y avait pas grande différence. € n/Ns ne parlions ni de la France, ni de la Résistance : ns parlions de notre travail, et presque tous de la même façon. Ces relations, que je n'ai jamais retrouvées – [*mot-ill.*] les relations de travail deviennent vite humaines, et celles-là ne le devenaient pas, c'est parce que chacun de ns changeait constamment d'interlocuteurs – étaient étrangement liées à la nuit. Nos rendez-vs étaient nocturnes, par une prudence élémentaire ; peut-être aussi par un sentiment moins raisonnable et plus profond qui poussait le peuple de la clandestinité à devenir physiquement le peuple de la nuit. Je me souviens de cette nuit-là, avec la lueur éclatante sur les toits de Toulouse, et moi ds l'ombre des maisons – pourquoi ? La fraternité qui ns unissait liait aux qqs compagnons de combat que ns connaissions était intime ; mais ns étions liés à nos compagnons inconnus par un sentiment inconnu, et que je n'ai jamais retrouvé. Cette nuit-là, j'éprouvais fortement la présence, à travers cette claire nuit d'hiver étendue sur toute la France, de notre armée de clair-de-lune ; et non moins profondément, celle de notre étrange solitude qui semblait emplir la nuit d'hiver étendue sur toute la France⁷⁹.

La Forêt

Il y avait des années que je n'avais plus pensé au front de la Vistule (et avec Son souvenir m'envahit, peut-être parce que je me retrouvais couché ds une forêt, avec les petites plantes devant mes yeux comme des arbres, et les fûts des troncs qui se perdaient ds un ciel invisible. On a peu parlé de/du l'immense lancinant ennui qui précède les combats. Ns [*mot-ill.*] entendions les chars allemands bien avant de les voir, et pas plus tard ; il fallait attendre. Le souvenir s'atténuait, disparut. Devant le foisonnement de la forêt, je pensais : entre toutes ces plantes dont beaucoup sont des poisons mortelles, comment les hommes de la préhistoire ont-ils pu choisir ? Par élimination ? L'humanité eût été empoisonnée avant. Par un instinct semblable à celui des chats et des chiens ? Mais qu'un tel instinct est étrange, lorsqu'on ne croit pas en Dieu ! Le destin millénaire Depuis longtemps, l'interrogation sur le sens de la vie ne s'était pas posée si violemment à moi ; et pourtant l'arrivée imminente prochaine des chars la vidait de son sens, comme elle rendait épisodique et presque bizarre l'arrivée des chars, dans cette odeur de forêt pénétrée du destin millénaire. Alors – fort en avance – commença à monter du sol de l'herbe la terre humide le bruit lointain des chars⁸⁰.

79. *Ibid.*, f^{os} 2318-2320.

80. *Ibid.*, f^{os} 2321-2322.

La substance de ces deux fragments passera de Vincent Berger au Berger de « *Non* » puis au mémorialiste de *Lazare* (relisant ou plutôt réécrivant le récit des *Noyers de l'Altenburg*), la circulation entre les différents projets atteignant ici son point maximal. De tels développements confirment que si certaines des scènes de « *Non* » avaient (précédemment ou concurremment) servi à poursuivre les aventures de Vincent Berger, on aurait tort de juger que le patronyme « Berger » renvoie unilatéralement à l'homme qui lutta pour installer un « P.C. interallié » au milieu des maquis de la Corrèze et prit la tête de la Brigade Alsace-Lorraine. Le choix de faire parler son héros à la première personne, alors que ses aventures étaient rapportées par son fils dans le premier tome de *La Lutte avec l'ange*, est tout à fait significatif : « Berger » n'est pas ici nécessairement un double avec lequel l'écrivain désirerait se confondre, ou plutôt désirerait qu'on le confonde. Si dans les scènes rédigées de « *Non* », Malraux prive son personnage d'arrière-plan biographique précis, nous avons bien ici affaire au personnage mis en scène (à la troisième personne) dans *Les Noyers de l'Altenburg*. C'est d'ailleurs certainement cet éloignement dans la fiction qui autorise l'écrivain à attribuer à Vincent Berger deux frères (réduits ensuite à un seul) envoyés « ds un camp d'extermination par qq stupidité policière », ce qui fut bien le sort que connut l'un de ses deux demi-frères, Roland Malraux, arrêté avec Harry Peulevé (agent secret du S.O.E.) sur la dénonciation d'un voisin (qui croyait faire arrêter des trafiquants de marché noir), déporté à Neuengamme et tué, cinq jours avant la capitulation de l'Allemagne, dans le bombardement par les Alliés du *Cap Arcona* où les nazis avaient entassé les déportés.

MALRAUX, HÉRAUT DU R.P.F.

De manière lancinante et régulière jusqu'à la fin de sa vie, le personnage de Vincent Berger est venu réveiller chez Malraux un désir de fiction que l'on croyait éteint. Le héros de *La Lutte avec l'ange* offrait la possibilité de parcourir l'expérience de trois générations, de voir s'éteindre les derniers feux de la Belle Époque à la veille de la Grande Guerre et renaître l'identité nationale dans les rangs de la Résistance, après la plus grande défaite de l'histoire du pays – bref de ressaisir

par la fiction ce que fut le cœur même de ce qu'on a pu appeler le « court vingtième siècle ».

Or le destin possible de Vincent Berger, étroitement mêlé, à différents moments, à celui du héros de « *Non* », représente une face cachée de la vie de Malraux après la guerre. Sa face publique est tout autre : elle débute par l'accès à des responsabilités officielles en août 1945, lorsque Malraux devient conseiller technique à la culture, puis, en novembre, ministre de l'Information dans le gouvernement du général de Gaulle. Cette première expérience politique, suivie d'un engagement de plus longue haleine comme délégué national à la propagande du R.P.F., ensuite de onze années comme ministre (chargé de l'Information, puis de l'Expansion et du Rayonnement de la culture français et enfin des Affaires culturelles) de juin 1958 jusqu'en juin 1969, joue un rôle essentiel, aussi étrange que cela puisse paraître. L'écrivain y est, en effet, conduit à adopter une véritable « posture », celle de représentant officiel de la politique mémorielle avec laquelle se confond le régime gaulliste. Dès le 25 août 1944, le Général a posé ce qu'Henri Rousso nomme « la première pierre du mythe fondateur de l'après-Vichy » : celle de Paris libéré par lui-même « avec le concours de la France tout entière, de la France qui se bat, de la vraie France, de la France éternelle⁸¹ ». Du fait de ses fonctions d'orateur du R.P.F., puis de membre du gouvernement de Gaulle, Malraux est devenu l'un des principaux vecteurs du « résistencialisme⁸² » qui domine la vie culturelle et idéologique française jusqu'au début des années 1970 – en cela, l'histoire du projet « *Non* » épouse étroitement la chronologie de la mémoire nationale, ainsi que nous le vérifierons par la suite.

81. Henry Rousso, *Le Syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, deuxième éd. revue et mise à jour, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 30.

82. Ce terme, lancé à la Libération par les adversaires de l'épuration, fut repris (avec une modification orthographique) par Henry Rousso pour désigner : « primo la marginalisation de ce que fut le régime de Vichy et la minorisation systématique de son emprise sur la société française, y compris dans ses aspects les plus négatifs ; secundo, la construction d'un *objet* de mémoire, la "Résistance", dépassant de très loin la somme algébrique des minorités agissantes que furent les résistants, objet qui se célèbre et s'incarne dans des *lieux* et surtout au sein de groupes idéologiques, tels les gaullistes et les communistes ; tertio, l'assimilation de cette "Résistance" à l'ensemble de la nation, caractéristique notamment du résistencialisme gaullien » (*ibid.*, p. 19).

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr